

LES
MARIONNETTES
DE L'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

AMÉDÉE ROLLAND ET JULES MOINAUX



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1864

Tous droits réservés

11739. 666

5


LES

MARIONNETTES DE L'AMOUR

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE,
le 15 juin 1864.

PERSONNAGES :

LE COLONEL DUHAMEL.	MM. PARADE.	
ROBINEAU.		DELANNOY.
DE VERNOIS.		MUNIÉ.
DIDIER, sous-lieutenant.		ARISTE.
SYLVAIN, jardinier.		SAINT-GERMAIN.
GUÉRINET.		COLSON.
FLEURIOT.		GRIVOT.
MADAME DE BLANGY.	MM ^{es} DÉRIEUX.	
LUCETTE, femme de chambre.		FRANCINE CELLIER.
CÉLINE, fille de Guérinet.		LAURENCE.
MISS BETTY.		BIANCA.

La scène se passe de nos jours, à la campagne, chez Guérinet.

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur, les changements de position sont indiqués par des renvois.
 Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Brierre, souffleur-copiste au théâtre du Vaudeville.

MARIONNETTES DE L'AMOUR

ACTE PREMIER

Riche salon de campagne dont le fond est ouvert par trois portes donnant sur le jardin. — Portes latérales. — A droite et à gauche des portes du fond, une jardinière. — A gauche, sur le devant de la scène et face au public, un canapé, un pouff. — Au-dessus une petite table à ouvrage, une chaise, fauteuils. — A droite, premier plan, une table sur laquelle est une boîte à tric-trac; au-dessus de la table, une guitare, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBINEAU, en costume de chasse, DE VERNOIS*.

ROBINEAU.

Mais entrez donc, entrez donc, ami de Didier, vous allez être reçu à bras ouverts! Et, comment va-t-il, ce cher Didier?

DE VERNOIS, surpris.

Il n'est pas ici?

ROBINEAU.

Il est à son régiment. Est-ce qu'il doit venir?

DE VERNOIS.

Il devait me précéder de quelques heures. C'est hier qu'il a obtenu sa permission.

ROBINEAU.

De sa part, il faut toujours compter sur l'imprévu, exemple : son équipée au moment de la guerre d'Italie; sa belle-mère... ne voulant pas le laisser partir, lui donne 3,000 francs pour s'acheter un homme... il s'achète une femme; vous connaissez l'histoire?

Vernois, Robineau.

2 LES MARIONNETTES DE L'AMOUR.

DE VERNOIS, riant.

Parfaitement ! Et le dénouement en a été heureux, puisque notre étourdi a fait bravement la campagne et est revenu de Solferino avec l'épaulette de sous-lieutenant.

ROBINEAU.

Oui, l'arrivée de son mauvais sujet de fils va rendre madame de Blangy bien heureuse ; car depuis son veuvage, elle a reporté sur l'enfant toute l'affection qu'elle éprouvait pour le père.

DE VERNOIS.

En effet, elle a, pour lui, dit-on, une tendresse...

ROBINEAU.

Vraiment maternelle. Tout enfant, Didier qui avait perdu sa mère, s'était habitué à appeler mademoiselle Hortense petite maman ; le mot faisait sourire la jeune fille, il fit rêver M. de Blangy, le père de Didier...

DE VERNOIS.

De sorte que c'est pour ainsi dire Didier qui a marié son père ?

ROBINEAU.

Précisément.

DE VERNOIS.

Obligez-moi, je vous prie, de me présenter. Didier absent, je ne connais personne ici... excepté... (saluant) M. Robineau, à qui j'ai l'honneur de parler, je crois.

ROBINEAU.

Robineau ! oui, monsieur ! Mais par quel hasard savez-vous déjà mon nom ?

DE VERNOIS.

Je vous ai reconnu tout de suite au portrait que Didier m'a tracé de vous !

ROBINEAU.

Je vois que, physiquement du moins, il a attrapé la ressemblance. Au moral il a dû bien m'habiller, n'est-ce pas ?

DE VERNOIS.

Il m'a dit que vous étiez l'un des hôtes les plus joyeux de M. Guérinet, son oncle, propriétaire de ce château. C'est vous qui, par votre bonne humeur, parvenez à rompre l'uniformité de la vie de campagne, ce qui ne me semble pas une tâche dépourvue de difficultés !

ROBINEAU.

Pardon, monsieur, rien n'est plus facile ! Je cultive la chansonnette, les imitations d'acteurs célèbres, le calembour par

à peu près... les chants d'oiseaux ! Que voulez-vous ? il faut bien qu'un homme s'occupe !

DE VERNOIS.

Cela a dû vous coûter de bien longues études !

ROBINEAU.

Hélas ! monsieur, j'ai appris tout cela dans les prisons !

DE VERNOIS.

Dans les prisons !

ROBINEAU.

De la garde nationale, où j'ai passé plusieurs années.

DE VERNOIS.

Plusieurs années !

ROBINEAU.

Par deux ou trois jours à la fois ! (Levant son chapeau.) Honneur aux prisonniers d'élite qui savent ainsi utiliser les loisirs de leur captivité pour se rendre agréables à leurs concitoyens ! (Il remonte et va s'asseoir à droite ; de Vernois va à lui.)

DE VERNOIS, l'imitant.

Vous avez raison... Honneur... Un mot encore. Est-ce que, malgré vos nombreux talents de société, le spectacle quotidien des mêmes paysages, ne finit pas par vous lasser un peu ? J'aime la campagne... sans doute, comme tout le monde, mais au bout d'un certain temps, les horizons qui m'ont enthousiasmé prennent des aspects ridicules... je finis par trouver que les merles ont parfois raison de siffler la nature, et, entre deux bâillements, je regrette les décors de Cambon... à l'Opéra !

ROBINEAU.

Nous bâillons bien aussi par hasard... Mais c'est par sybaritisme... pour nous reposer de rire !...

DE VERNOIS.

S'il en est ainsi, tout est pour le mieux !

ROBINEAU.

Dans le meilleur des mondes possibles, et c'est le nôtre ! Ici point de passions...

DE VERNOIS, s'asseyant près de Robineau.

Point de passions !... quoi !... dans votre vie charmante, mais oisive, il ne vous manque pas...

ROBINEAU.

Il ne nous manque rien !

DE VERNOIS.

L'hiver... passe ! Je comprends encore que la causerie intime

4 LES MARIONNETTES DE L'AMOUR.

au coin du feu, la lecture, le trictrac, suffisent à vos aspirations, la neige poudre les arbres et le froid pénètre jusqu'au cœur par les yeux... mais le printemps est traître.. l'été dangereux... l'automne persuasif... et l'amour !

ROBINEAU.

L'amour!... Ah! ah! ah!

DE VERNOIS.

Vous riez !

ROBINEAU.

Si vous saviez comme nous le traitons! L'amour!... mais nous le raillons! nous le persifflons! nous le mettons en comédie, l'amour!...

DE VERNOIS.

En comédie !

ROBINEAU, se lève.

Eh! parbleu! Tenez, voici le poète de l'œuvre dont je vous parle... permettez que je vous le présente... (Il va à Fleuriot, de Vernois s'est levé et descend à droite.)

SCÈNE II

LES MÊMES, FLEURIOT, puis SYLVAIN *.

DE VERNOIS, saluant.

Monsieur!...

ROBINEAU.

M. Narcisse Fleuriot... naturaliste pur, garanti candide, étudie les amours des plantes, soupire pour la jolie Céline, fille de Guérinet...

FLEURIOT.

Moi ? mais...

ROBINEAU.

Rougit en regardant les femmes de chambre, et demande avec émotion un potage à la cuisinière.

FLEURIOT.

Oh! avec émotion, Robineau... vous exagérez... car enfin, pour être cuisinière...

ROBINEAU, déclamant.

Pour être cuisinière, on n'en est pas moins femme ! Hein ! voilà un beau vers, Fleuriot, ne le perdez pas ! (A de Vernois.) Ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, ce doux botaniste est également un des nourrissons du Pinde. (Lui frappant sur

* Fleuriot, Robineau, de Vernois.

l'épaulé.) Tient assortiment de césures, d'hémistiches et d'alexandrius mécaniques ! Pour le moment confectionne une comédie pastorale. (A Fleuriot.) Homme chaste, dites à monsieur le titre de votre comédie. (Il le fait passer près de de Vernois.)

FLEURIOT.

Les Marionnettes de l'amour.

DE VERNOIS.

Voilà un titre plein de promesses. Et c'est une comédie ?

FLEURIOT.

Une pastorale mythologique.

ROBINEAU.

Qui doit être représentée ici dans huit jours et dans laquelle chacun a son rôle !

DE VERNOIS.

Et, monsieur Fleuriot, sans indiscretion, quel est le sujet de votre pastorale ?

FLEURIOT.

Le voici : l'Amour, vexé d'être continuellement traité de bambin par les habitants de l'Olympe, défie au combat les dieux assemblés. La terre est le lieu choisi pour la lutte des immortels.

ROBINEAU.

Vous le voyez, on ne peut pas être plus mythologique. Nous aurons les Grâces, le Ris et les Jeux ! Honnête Fleuriot, va ! Il y a des moments où j'ai envie de l'appeler Valcourt ou Dorfeuille... Oui, homme naïf et généreux. (Il se précipite dans les bras de Fleuriot.)

FLEURIOT, se débattant.

Mais finissez donc, Robineau ! (Il remonte et va s'asseoir près de la table, à droite.)

ROBINEAU.

Je finis : une fois sur terre, l'Amour fait jouer toutes ses marionnettes, c'est-à-dire les hommes ! Eh bien, pour que nos caractères soient plus vrais, nous les traçons *de visu* ! C'est pourquoi, écrivez... première marionnette. (Allant à Fleuriot.) L'amour platonique : M. Fleuriot !

FLEURIOT.

Hein ! moi ?

DE VERNOIS, riant, et descendant à gauche.

Lovelace dans l'avenir, alors.

ROBINEAU.

Deuxième marionnette : M. Guérinet, le maître du château, père de mademoiselle Céline et beau-frère de madame de

6 LES MARIONNETTES DE L'AMOUR.

Blangy, la mère de Didier, Guérinet est un monstre de bonté, le Barbe-Bleue de la douceur! Veuf inconsolable de quatre femmes qu'il a assassinées à force de bonheur.

DE VERNOIS.

Comme les Visitandines ont tué Vert-Vert, avec des bonbons.

ROBINEAU.

Précisément. Signe particulier : il pousse jusqu'à la férocité la manie de marier les gens, représentera l'Amour bourgeois et légitime! Continuons : le colonel Duhamel!

DE VERNOIS.

Comment? Le colonel de Didier?

ROBINEAU.

Précisément! Un vieil ami de Guérinet, arrivé depuis avant-hier. Ce vieux brave a aimé sur tous les points du globe, et il est revenu de toutes ses expéditions avec une mémoire en loques, un estomac délabré et un cœur... qui ressemble à une boutique d'antiquailles.. Savez-vous ce que j'en ferais dans nos marionnettes?

DE VERNOIS.

Je lui vois un rôle bien passif.

ROBINEAU, regardant autour de lui.

Il n'est pas là? non. L'invalidé de l'amour!

DE VERNOIS, riant.

C'est bien cela, mais voici vos acteurs qui se groupent.

ROBINEAU.

Passons à un autre genre de personnages. Le nommé Sylvain...

SYLVAIN, tenant en main un arrosoir, qu'il dépose au fond pour descendre près de Robineau.

Monsieur!

ROBINEAU.

Regardez-moi ce gaillard-là, le dévouement incarné.

DE VERNOIS.

Ah! vraiment!

SYLVAIN.

Oh! pour ce qui est de ça, monsieur me rend justice.

ROBINEAU.

Un Caleb pour ses maîtres.

SYLVAIN.

Comment que vous dites?

ROBINEAU.

Et surtout pour ses légumes!... Un palmipède pour l'intelligence!

SYLVAIN, saluant.

Monsieur me flatte...

ROBINEAU.

Vous voyez, je ne le lui fais pas dire. Quand son cœur parle, c'est qu'il se fait temps de cueillir les petits pois.

DE VERNOIS, riant.

Mais alors, c'est un almanach, que ce garçon-là?

SYLVAIN.

Tiens! vous m'y faites penser, à les cueillir. (Il reprend son arrosoir et va pour sortir, Lucette entre.)

ROBINEAU.

L'amour à l'état de nature!

SCÈNE III

LES MÊMES, LUCETTE *.

LUCETTE.

Ah! mon petit Sylvain, que je te dise donc...

SYLVAIN.

Oh! je n'ai pas le temps!... Il faut d'abord que je donne à boire à mes rosiers, et que j'aie ensuite cueillir mes pois. (On le voit au fond, arroser les fleurs.)

ROBINEAU, à de Vernois et allant à Lucette.

Est-ce ressemblant?

DE VERNOIS, passant à droite.

C'est frappant! (Fleuriot s'est levé et remonte, puis il va s'asseoir sur le canapé à gauche.)

ROBINEAU.

Encore un de nos personnages, la gentille Lucette!

LUCETTE, faisant la révérence.

Oh! monsieur est trop bon de le dire!

ROBINEAU, à de Vernois.

D'où la conviction chez elle que je dois au moins le penser.

DE VERNOIS.

Naturellement.

* Vernois, Sylvain, Robineau, Fleuriot.

8 LES MARIONNETTES DE L'AMOUR.

ROBINEAU.

Lucette est la Célémène de village.

SYLVAIN, riant, et descendant près de Robineau.

Ah! c'te farce! Comment que vous l'appellez? (Il remonte et continue d'arroser.)

ROBINEAU, bas à de Vernois.

Elle ne demanderait pas mieux que de se piquer le menton au faux col d'un dandy.

LUCETTE.

Vous parlez de moi, qu'est-ce que vous en dites?

ROBINEAU.

Approche, tu le sauras. (Bas.) Je penserai du mal de toi, tant que je n'en aurai pas à dire, mais je n'en dirais pas si j'avais à en penser. (Il l'embrasse.)

LUCETTE, reculant.

Oh! c'est'y traître, ça.

ROBINEAU, haut.

Notez, monsieur Fleuriot, la coquetterie en amour. — Maintenant, madamie de Blangy; elle a juré de ne jamais se remarier à cause de Didier, mais à son âge, on ne doit pas beaucoup se fier à ces sentiment-là!

LUCETTE.

Je crois bien! à vingt-huit ans!... Je sais qu'à sa place...

SYLVAIN.

Alors, si nous nous marions et que je te laisse veuve à vingt-huit ans, c'est comme ça que tu me regretteras? (A Robineau.) C'est comme ça qu'elle me regrettera. (Lucette rit aux éclats, Sylvain remonte; Fleuriot cause avec Lucette.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, BETTY, un livre à la main, elle paraît au fond, absorbée dans sa lecture.

ROBINEAU, montrant Betty.

Ah! tenez! un être ailé, immatériel, un cygne blanc... le voici... C'est miss Betty, la maîtresse d'anglais de Céline... (Betty lève les yeux, salue, soupire en regardant Fleuriot et disparaît.) Elle rêve Amadis en tunique orange et soupire pour Fleuriot qui, de nous tous, est celui qui se rapproche le plus de son idéal.

FLEURIOT.

Pour moi?

ROBINEAU.

Ne rougissez pas, Fleuriot, elle soupire pour vous, et épousera probablement un capitaine de dragons. Écrivez : l'amour sentimental ! Je crois vous avoir nommé tous nos personnages.

FLEURIOT, descendant entre Robineau et de Vernois*.

Pardon, vous avez oublié l'amour matérialiste ! (Lucette va à droite, place la table sur le devant de la scène, ouvre la boîte de trictrac et prépare des chaises autour de la table.)

ROBINEAU.

Et qui voyez-vous pour jouer ce rôle ?

FLEURIOT.

Mais, M. Robineau, célibataire, l'effroi des lièvres et la terreur des paysannes. Il vise indifféremment tous les gibiers, la caille et l'alouette, comme la perdrix couvant sa nitée, et la bécasse de passage !

DE VERNOIS, riant.

Eh ! mais, monsieur Robineau, voici un portrait...

ROBINEAU.

Photographié ! je me reconnais. Mais une marionnette, moi ! Allons donc ! j'ai des principes arrêtés. Je porte sur le cœur, comme qui dirait un gilet de flanelle de sûreté : l'indifférence ?

FLEURIOT.

Oh ! (Il va s'asseoir à gauche.)

ROBINEAU.

Inscrivez-moi toujours, vous en aurez le démenti. Maintenant, monsieur, je suis à vos ordres, qui dois-je présenter ?

DE VERNOIS, saluant.

Octave de Vernois, ancien attaché d'ambassade, ex-viveur, arrivé à trente ans et de la meilleure foi du monde, à n'avoir plus une seule illusion. (Allant à Fleuriot.) Si je puis vous servir de type pour votre comédie, monsieur Fleuriot, je vous permets de m'inscrire sous cette rubrique : Le découragé de l'amour !

ROBINEAU.

Bon ! encore une jolie marionnette à faire tourner !

DE VERNOIS.

Je ne le pense pas !

ROBINEAU.

La punition de ceux qui ont trop aimé les femmes, monsieur, c'est de les aimer toujours ! Quand vous voudrez, monsieur de Vernois. (Ils sortent par le fond.)

* Robineau, Fleuriot, de Vernois, Lucette.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins ROBINEAU et DE VERNOIS.

FLEURIOT, réfléchissant.

Évidemment, mademoiselle Céline ou miss Betty sont aussi jolies qu'il convient de l'être pour jouer le rôle de l'Amour, mais il y a le costume ! (Il se lève.) A la première, je n'oserai jamais le proposer ; si je l'offre à l'anglaise, elle va me crier : Schoking ! c'est très-embarrassant ! il y a bien la petite Lucette ! (Timidement.) Mademoiselle Lucette ?

LUCETTE, qui allait sortir, accourant *.

Monsieur Fleuriot ?

FLEURIOT.

J'aurais, mademoiselle Lucette, une grâce à vous demander.

LUCETTE.

C'est un ordre à me donner, que vous voulez dire ?

FLEURIOT.

Pardonnez-moi ! vous savez que je fais une comédie ?

LUCETTE.

Tout le monde en parle !

FLEURIOT.

Je voudrais vous y donner un rôle.

LUCETTE.

A moi ? oh ! que vous êtes aimable ! je jouerai la comédie, et j'aurai une jolie toilette, n'est-ce pas ?

FLEURIOT, à part.

Ah ! voilà ! (Haut.) Certainement... votre costume... sera... très... seulement je crains qu'il ne vous paraisse... un peu... léger.

LUCETTE.

Oh ! dans l'été ! — et comment est-il ce costume ?

FLEURIOT.

Avez-vous remarqué, au fond du jardin, sous un bosquet, une statue ?

LUCETTE.

Oui, un petit enfant sauvage, avec un arc et des flèches !...

FLEURIOT.

Eh bien, ce jeune sauvage, c'est l'Amour ! c'est le rôle de l'Amour que je vous destine,

* Lucette, Fleuriot.

LUCETTE.

Tiens! c'est très-gentil! seulement je ne lui vois pas du tout... de costume à l'Amour!...

FLEURIOT.

Dans la pièce, l'Amour aura une petite jupe rose et des ailes blanches.

LUCETTE.

Une jupe rose et des ailes blanches! certainement c'est très-joli, mais s'il n'y a que ça, je n'oserai jamais...

FLEURIOT, vivement.

Il y aura aussi un carquois.

LUCETTE.

Du moment qu'il y aura un carquois!... qu'est-ce que c'est que ça?

FLEURIOT.

Ça se porte sur les épaules... vous verrez...

LUCETTE.

Alors, je suis toute à votre disposition, M. Fleuriot! Quel bonheur! (Courant au fond.) Dis donc, Sylvain, je vais avoir des ailes blanches et un carquois...

SYLVAIN, qui paraissait au fond.

Laisse-moi tranquille, maintenant! il faut que je fasse la cour à mes pois! (Il disparaît.)

LUCETTE.

Malhonnête! tu me le payeras! Vous dites donc monsieur Fleuriot .. un carquois .. (Elle sort avec Fleuriot; paraissent à droite madame de Blangy et de Vernois qui descendent en scène.)

SCÈNE VI

DE VERNOIS, MADAME DE BLANGY*.

MADAME DE BLANGY.

Pardonnez-moi, monsieur de Vernois, si à peine arrivé, je vous enlève à tout le monde pour vous amener ici, mais vous avez à me parler de mon fils, et pour cela, je vous veux à moi toute seule!

DE VERNOIS.

Je vois, madame, que Didier ne m'avait pas trompé, en me disant qu'il avait la plus tendre et la plus charmante des mères.

* Madame de Blangy, de Vernois.

MADAME DE BLANGY.

Venez vous asseoir là près de moi. (Elle s'assied sur le canapé.)

DE VERNOIS, prenant une chaise.

Mille fois merci ! (Il s'assied près d'elle.)

MADAME DE BLANGY.

Ce cher enfant ! combien je suis impatiente de l'embrasser. Mais que fait-il ? pourquoi n'arrive-t-il pas, le mauvais sujet ? Oh ! d'abord, je suis furieuse contre lui, et je crois que s'il entrait en ce moment, je... (Changeant de ton.) Alors, il vous parle souvent de moi ?

DE VERNOIS.

Toujours, madame !...

MADAME DE BLANGY.

Cher Didier ! et que vous dit-il ?

DE VERNOIS.

Bien des choses, madame, dont j'ai pu constater déjà l'exactitude... entre autres sa dernière recommandation.

MADAME DE BLANGY.

Une recommandation !... à mon sujet ?...

DE VERNOIS.

Une recommandation très-grave, madame !

MADAME DE BLANGY.

Vous m'effrayez !...

DE VERNOIS.

Car voici ce qu'il m'a dit en me quittant : « Surtout ne va pas tomber amoureux de maman, car elle est si jolie, que tout le monde la croit ma sœur ! »

MADAME DE BLANGY, riant.

Le grand gamin !

DE VERNOIS.

Et il a dit vrai !

MADAME DE BLANGY.

Voulez-vous bien vous taire ? vous n'êtes pas aussi fou que Didier, vous ! je le sais, il m'a au contraire parlé de vous dans ses lettres, comme d'un sage, d'un philosophe !

DE VERNOIS.

Philosophe, oui... sage?... qui peut se vanter de l'être ?

MADAME DE BLANGY.

Enfin, comme un homme revenu de toutes les passions, et je vous en félicite à cause de Didier ; si votre exemple pouvait le convertir ! mais j'en doute ! d'autant plus que je ne crois pas

beaucoup à votre sagesse précoce. A votre âge, l'indifférence en matière de sentiment n'est que le pseudonyme du regret ! Je vous parle avec une entière franchise ; c'est qu'étant l'ami de mon fils, vous êtes également le mien !

DE VERNOIS.

Et pour vous prouver, madame, combien j'apprécie la faveur de votre amitié, j'userai de réciprocité. Jamais je ne pourrai croire que, chez vous, la mère ait pu complètement effacer la femme.

MADAME DE BLANGY.

Qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire ? moi, je suis vieille !

DE VERNOIS.

Vieille ! (Il se lève.) Dieu soit loué, voici de la coquetterie, la femme reparait ! Avec des yeux pareils, une telle modestie n'est que de l'orgueil déguisé, prêtant à usure pour obtenir des compliments à gros intérêts. Jamais, du reste, orgueil ne fut plus légitime et compliments mieux mérités !...

MADAME DE BLANGY, se levant.

J'admire la bravoure de vos galanteries ! Mais c'est un capital qui ne vous rapportera guère, car je suis décidée à vous faire banqueroute.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DUHAMEL, CÉLINE, GUÉRINET, BETTY,
FLEURIOT, ROBINEAU.

Duhamel entre donnant le bras à Céline, Robineau et Guérinet les suivent, puis Fleuriot avec miss Betty.

DUHAMEL.

Comment, petite cousine, vous êtes dans de pareils termes avec votre cousin Didier ! c'est étonnant !... les mauvais sujets ont pourtant le privilège de se faire adorer.

CÉLINE.

Mais, colonel, je ne déteste pas mon cousin, et lui-même ne me déteste pas non plus ! nous avons même beaucoup d'affection l'un pour l'autre !

DUHAMEL, riant.

Oui, ce genre d'affection que le chien a pour le chat, et réciproquement.

GUÉRINET.

Voilà une sainte n'y touche qui fait bonne mine à tout le monde, et qui, au seul nom de son cousin...

ROBINEAU.

A déjà des griffes dans l'œil !

CÉLINE.

Oh! papa, tu es injuste! c'est lui qui est toujours à me taquiner!

GUÉRINET.

Duhamel, viens faire notre partie!

DUHAMEL.

Je suis à toi! j'ai une revanche à prendre! (Ils s'installent à la table à droite.)

MADAME DE BLANGY, à Céline, la faisant asseoir près d'elle sur le canapé.

Allons, efface-nous cette jolie petite moue rose, ma Céline, ton père a tort! Les parents ont toujours tort! Au bout du compte, si tu as à te plaindre de ce vilain Didier, cela ne regarde que toi! Laisse faire, quand il sera là, je le gronderai! (De Vernois s'est assis au-dessus de Céline.)

CÉLINE.

Oh! mais, pas trop fort, ma tante!

MADAME DE BLANGY.

Un peu, mais tu ne le bouderas plus!

FLEURIOT, à part, regardant Céline.

Quelle est jolie!

BETTY, à part, tristement et regardant Fleuriot.

Il ne me comprend pas!

GUÉRINET, jouant.

Double cinq!

DUHAMEL.

Ça n'arrive qu'à moi! c'est un fait exprès! je crois à la préméditation du hasard!

BETTY, à de Vernois, léger accent anglais.

Monsieur!

DE VERNOIS.

Mademoiselle?

BETTY.

Vous qui venez de Paris, parlez-nous donc de cette ville, je voudrais tant connaître Paris! (De Vernois se lève et offre sa place à miss Betty *.)

* Fleuriot, Madame de Blangy et Céline sur le canapé, de Vernois derrière le canapé, Betty, Robineau au milieu de la scène, Duhamel, Guériuet à la table de droite.

FLEURIOT.

Et moi donc!... je ne sais pas comment cela se fait, je n'ai jamais trouvé le temps d'y aller!

DE VERNOIS.

Oh! Paris, belle miss, c'est une singulière ville, une grande coquette qui n'a jamais terminé sa toilette, on a beau la paver, la dépaver et la macadamiser, l'herbe tendre y fleurit sans cesse dans chaque rue, l'occasion y loge à tous les étages, avec la fantaisie pour femme de chambre; il est impossible de ne pas se laisser tenter!

MADAME DE BLANGY.

Alors, Didier...

DE VERNOIS.

Didier est jeune et joli garçon, passionné en toutes choses, spirituel, il est admis dans le meilleur monde.

ROBINEAU, à mi-voix.

Et dans un monde meilleur!

CÉLINE, à part.

Il va au bal!

BETTY, soupirant, de même.

Il aime! il est aimé!

DE VERNOIS.

Ses plaisirs, chacun les connaît; les uns les regrettent, les autres les espèrent.

ROBINEAU, fredonnant.

Séjour

D'amour

Et de folie.

Frontin, mari garçon, de M. Scribe!

MADAME DE BLANGY.

D'après tout cela, monsieur mon fils n'est pas très-loin d'être un assez mauvais sujet! (Elle se leve et va à Duhamel.) Je crois, colonel, qu'il faudra nous le laisser quelque temps, car j'ai beaucoup de morale à lui faire.

DUHAMEL.

Hum! la morale prêchée par une belle-mère jeune et jolie...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LUCETTE, puis DIDIER.

LUCETTE, accourant.

M. Didier! le voilà! le voilà!

MADAME DE BLANGY.

Mon fils ! (Entre Didier.)

DIDIER, dans les bras de sa mère.

Ah ! chère maman ! que je t'embrasse encore !... Bonjour, Robineau !... (A de Vernois.) Bonjour, toi ! bonjour, ma petite cousine !

CÉLINE, s'approchant.

Bonjour, mon petit cousin !

DIDIER, se levant pour l'embrasser.

Oh ! mais, ce n'est pas une robe que vous avez là !

CÉLINE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

DIDIER.

C'est le ballon Godard !

CÉLINE, à son père.

Là ! tu vois ? c'est lui qui commence !

DIDIER, riant.

Bon ! voilà l'aérostat qui s'enlève !

MADAME DE BLANGY.

Vilain taquin !

GUÉRINET.

Qu'est-ce que je te disais, Duhamel ?

DIDIER.

Bonjour, mon oncle ! — Ah ! mon colonel, ici ? (Faisant le salut militaire.) Mon colonel !

DUHAMEL.

Et, monsieur le garnement, me direz-vous d'où vous venez ? vous deviez précéder M. de Vernois qui est ici depuis ce matin ?

DIDIER, bas.

Chut ! je vous contera cela, mon colonel ! Figurez-vous qu'en route, dans une auberge... une servante... avec des yeux... ah ! et un corsage !...

DUHAMEL, à part.

L'eau m'en vient à la bouche ! cela me rappelle une petite aubergiste de Salamanque... (Haut.) Et c'est là ce qui a pu vous faire oublier votre mère ?

DIDIER.

Chère mère ! eh ! mais... c'est miss Betty !... (Bas à Betty.) J'ai bien songé à vous, allez ! (Il lui embrasse la main.)

BETTY, émue, à part.

Ah !

ROBINEAU, l'observant, à part.

Bon ! une !

DIDIER, courant à Lucette qui est à droite.

Et cette petite Lucette, est-elle devenue assez gentille ? (Bas.)
Tu sais, je t'adore toujours !

BETTY, à part.

On dirait qu'il lui parle !

ROBINEAU, à part.

Deux !

DIDIER, revenant à Céline.

Allons, mademoiselle la querelleuse, voulez-vous faire la paix ?

CÉLINE.

Alors, c'est moi qui suis querelleuse ! très-bien ! (Elle sort en boudant.)

DIDIER, fredonnant.

Bonheur de se revoir...

GUÉRINET, à Duhamel.

J'ai gagné !

DUHAMEL, se levant.

Ça te coutera cher !

DIDIER, à de Vernois.

Eh bien, que te disais-je ? comme elle est charmante, maman ?

MADAME DE BLANGY.

Voulez-vous bien vous taire ! et venir là auprès de moi, pour que je vous gronde bien fort ! (Fleuriet et Betty se promènent au fond.)

GUÉRINET.

Non ! non ! pas de morale aujourd'hui ! d'ailleurs, il se corrigera, une fois marié !

DIDIER.

Comment marié !

ROBINEAU, criant.

Marié, très-bien ! il ne laisse seulement pas le temps aux gens de respirer ! c'est un tic !

GUÉRINET.

Bien ! bien ! je te marierai aussi, toi !

ROBINEAU, regardant autour de lui.

Qui ça ? à qui dit-il ça ?

GUÉRINET.

A toi, l'homme fort !...

ROBINEAU.

Des menaces ?

DIDIER, bas à Lucette.

Il faut que je te parle tout de suite !

MADAME DE BLANGY.

Didier, offre-moi ton bras pour une promenade dans le parc.

GUÉRINET.

Ma sœur a raison ! faisons tous une promenade. (Bas à Duhamel.) Je te laisse avec ton sous-lieutenant, parle-lui de ce que tu sais...

DIDIER.

Petite mère, je te demande la permission de rester à étudier ma théorie.

MADAME DE BLANGY.

Ta théorie ! cher enfant ! Est-ce qu'il deviendrait vraiment sérieux ?

DIDIER, bas à Betty.

De grâce ! un moment d'entretien ici, dans un instant !...

BETTY.

Oh !

DIDIER.

Dans une demi-heure, sous la charmille...

BETTY.

Est-ce qu'il m'aimerait, lui ?

MADAME DE BLANGY, donnant son bras à de Vernois.

Eh bien, M. Robineau, vous n'offrez pas votre bras à miss Betty ?

ROBINEAU.

J'y songeais, madame ! (Bas à Didier.) Ça dérange tes plans, mon gaillard. (Sortie générale.)

SCÈNE IX

DIDIER, DUHAMEL *.

DUHAMEL.

A nous deux, j'ai à causer avec vous ?

* Didier. Duhamel.

DIDIER.

C'est que... pardon, colonel. Je désirerais...

DUHAMEL.

Étudier votre théorie... oui, c'est bon à dire à maman. Votre prétexte est pitoyable, vous méditez encore quelque équipée, comme toujours!

DIDIER.

Ah! colonel! c'est plus fort que moi! je ressemble à ce tyran de l'antiquité qui souhaitait que tous les hommes n'eussent qu'une seule tête pour la pouvoir abattre d'un seul coup; je voudrais qu'il en fût de même de toutes les femmes pour pouvoir les embrasser toutes ensemble!

DUHAMEL, à part.

Diantre! quel feu! moi aussi, quand j'étais en Italie... les Milanaises... (Haut.) Ah ça, je ne suis pas ici pour écouter vos réflexions .. incendiaires! mais pour vous parler de la part de votre oncle... de choses toutes différentes...

DIDIER.

De choses différentes? de quoi, mon colonel?

DUHAMEL.

Enfin, je veux vous parler de votre cousine.

DIDIER.

De ma cousine! de la part de mon oncle! bon! j'y suis!... son dada favori... mon mariage avec Céline...

DUHAMEL.

Eh! monsieur, ce que vous appelez son dada est un projet des plus raisonnables, et ce n'est pas un dada!

DIDIER.

Mais, colonel, permettez-moi de vous faire observer qu'elle ne peut pas me souffrir!

DUHAMEL.

Eh! voulez-vous donc qu'elle vous saute au cou, quand vous êtes sans cesse à la taquiner! Prenez d'autres manières avec elle, soyez galant, empressé! Ah! quand j'avais votre âge! pour plaire à une femme, mais je serais entré par les fenêtres, par les gouttières, par les cheminées! je ne sais pas ce que je n'aurais pas fait! Elle est adorable, votre cousine! elle a des yeux... qui me rappellent une petite Andalouse que... et une taille!... c'est comme celle d'une modiste de Vienne!... et une bouche! et un esprit! ah! elle a tout... quoi! — Enfin, je ne vous comprends pas, ma parole d'honneur!

DIDIER.

Peste! comme vous vous enflamez, colonel!

DUHAMEL.

On s'enflammerait à moins !

DIDIER.

Eh bien, mais, épousez-la ! vous deviendrez mon cousin et j'en serai très-fier ! cousin du colonel !

DUHAMEL.

Ah ! si j'avais vingt ans, je ne vous consulterais pas !

DIDIER.

Et vous feriez très-bien !

DUHAMEL.

J'agis pour mon propre compte !

DIDIER.

Mais, agissez, colonel, agissez !

DUHAMEL.

Agissez ! agissez ! eh ! parbleu !... monsieur, j'ai agi, c'est même pour cela que...

DIDIER.

Que?...

DUHAMEL.

Enfin, morbleu ! si j'étais plus jeune, si...

DIDIER.

Mais je vous affirme que vous êtes très-bien !

DUHAMEL.

N'est-ce pas ?

DIDIER.

Tournure mâle !

DUHAMEL.

Aspect imposant !

DIDIER.

De l'élégance dans la démarche ! (A part.) Pas mal d'accès de gouttes ! beaucoup de rhumatismes !

DUHAMEL.

Oui, oui, je sais cela ! je sais cela ! Mais enfin j'ai quarante-neuf et quelques années !

DIDIER, à part.

Singulière façon de compter ! (Haut.) Sans doute ! sans doute ! Mais vous avez ce faux air de jeunesse...

DUHAMEL.

Vous trouvez ?

DIDIER.

Je trouve ! (A part.) Très-faux ! (Haut.) Enfin, il y a dans

l'ensemble de votre physionomie un de ces je ne sais quoi...
que les femme aiment beaucoup!

DUHAMEL.

Certainement! certainement! C'est précisément ce que me
disait la comtesse de... Hum! J'allais trahir un secret!... Ah!
autrefois!...

DIDIER.

Mais aujourd'hui encore!...

DUHAMEL.

Je ne dis pas non! et sans doute il y a encore des instants...
Mais tenez, autrefois... j'aurais sur ce chapitre-là accepté tous
les défis.

DIDIER.

Eh bien, colonel, si j'osais...

DUHAMEL.

Osez!

DIDIER.

Vous êtes mon colonel, et...

DUHAMEL.

Je le sais bien que je suis votre colonel!... Mais... je sais
aussi que je suis chez vous... c'est-à-dire chez votre oncle...
c'est la même chose... et... pourvu que vous n'alliez pas trop
loin... je vous autorise à me traiter en ami... (Riant.) Ça me
rajeunira!

DIDIER.

Que vous êtes aimable, colonel! Eh bien, alors, sauf le
respect que je vous dois, supposez que je vous défie, ah!

DUHAMEL.

Moi!

DIDIER.

Vous! si vous me le permettez!

DUHAMEL.

Saperlotte! Est-ce sérieusement que vous parlez?

DIDIER.

Très-sérieusement!

DUHAMEL.

Et vous m'engagez à...

DIDIER, riant.

Je vous y engage!

DUHAMEL.

Et vous m'en défiez?

DIDIER.

Et je vous en défie!...

DUHAMEL.

Ah! morbleu!... Monsieur mon sous-lieutenant, vous n'en aurez pas le démenti, et je vais de ce pas, vous entendez bien, de ce pas, faire ma cour à cette adorable Céline, et si mes soins ne lui sont pas trop désagréables, dans trois jours je demande sa main; — non! pas dans trois jours, mais tout de suite. Et vous verrez, c'est moi qui vous le dis, vous verrez ce que c'est que de faire la cour à une jolie femme!

DIDIER.

Bravo! mon colonel!

DUHAMEL.

Et corbleu!... malgré mes quarante-neuf et quelques années...
(Il sort.)

DIDIER, à part et riant.

Quarante-neuf et beaucoup de quelques...

SCÈNE X

DIDIER, puis ROBINEAU.

DIDIER.

Ah! ah! ah! ce brave colonel! Il n'y a rien de tel que le bois mort pour prendre feu! Ça ne chauffe pas beaucoup, mais ça jette de grandes flammes! ah! ah! ah!

ROBINEAU, entrant.

Tiens! tu ris tout seul, toi?

DIDIER, riant.

Oui!... Ah! ah! ah! Il est excellent, le colonel!... (Sérieux.)
Qu'est-ce que tu viens faire ici *?

ROBINEAU.

Pourquoi cette question? Est-ce que je te gêne?

DIDIER.

Franchement oui... et comme moi, je ne me gêne pas avec toi...

ROBINEAU.

Tu me renvoies?

DIDIER.

Je ne te renvoie pas, mais tu m'obligeras si tu veux t'en aller... (Baissant la voix.) J'attends ici Lucette!

* Robineau, Didier,

ROBINEAU.

Pendant que Betty t'attend ailleurs !

DIDIER.

Est-ce qu'elle t'a fait des confidences ?

ROBINEAU.

Elle ne m'en a fait qu'une seule, mais elle a son prix : elle m'a quitté le bras en me confiant qu'elle allait chercher une ombrelle ; or, comme il va pleuvoir, j'ai su à quoi m'en tenir. Regarde, la voici qui vient de ce côté !

DIDIER, passant à gauche.

Mais sapsristi elle avance, il n'est encore que Betty moins un quart. (Haut.) Robineau, cours au-devant d'elle, retiens-la...

ROBINEAU.

Retiens-la ? comment ?

DIDIER.

Je ne sais... comme tu voudras... fais-lui la cour.

ROBINEAU.

Moi, poser en troubadour devant cet article anglais ?

DIDIER.

L'innocence te fait peur ?

ROBINEAU.

J'ai toujours peur de l'inconnu !... Que diable veux-tu que je lui dise ?

DIDIER.

Parle-lui de sa beauté !

ROBINEAU.

Peuh ! peuh ! une vapeur ! un rêve !...

DIDIER.

Mais, affreux villageois que tu es, regarde donc ses cheveux, c'est de l'or, de l'or le plus fin du monde, elle en a pour un million sur la tête... Regarde ses yeux... C'est le ciel en miniature ; ses dents, des gouttes de lait cristallisées ; regarde...

ROBINEAU.

Ah ! mais... ah ! mais, je finirai par en regarder tant !...

DIDIER.

Va ! c'est cela !

ROBINEAU.

Petit gremlin, tu me mets en verve et il me semble a présent que...

DIDIER, le poussant.

Mais va donc ! va donc !

ROBINEAU.

J'y vais! (Il sort à droite.)

DIDIER, allant à Lucette qui entre par la gauche.
Il était temps!

SCÈNE XI

DIDIER, LUCETTE*.

LUCETTE.

Votre servante, monsieur Didier, vous m'avez dit que vous vouliez me parler!

DIDIER.

Oui, ma gentille Lucette!

LUCETTE.

Qu'est-ce que vous avez à me dire?

DIDIER, soupirant.

Ah!

LUCETTE.

Ah! mon Dieu? c'est donc bien triste que vous soupirez?

DIDIER.

Cela dépendra de ta réponse, charmante Lucette!

LUCETTE.

Mais je ne veux pas vous rendre malheureux, moi, monsieur Didier... parlez vite!

DIDIER.

J'ai tant de choses à te confier.

LUCETTE.

Commencez par m'en confier une d'abord!

DIDIER.

Oui, chère enfant je te dirai tout, mais il faut qu'on ne puisse nous surprendre... ici, on peut venir... nous allons convenir d'un rendez-vous et... le joli bras...! il serait dix fois plus joli avec un bracelet!

LUCETTE.

Ah! bien, vous vous moquez; un bracelet à moi, une paysanne!

DIDIER.

Est-il une main plus fine, plus blanche? comme des brillants siérait à ces jolis doigts!

LUCETTE.

Ah! monsieur Didier!

* Lucette, Didier.

DIDIER.

Comme des perles rehausseraient encore l'éclat de ces jolies épaules!

LUCETTE.

Mais voyons, monsieur Didier, à quoi cela sert-il de me débiter tous ces mensonges pour me donner des idées de gloriole?

SCÈNE XII

LES MÊMES, SYLVAIN *.

SYLVAIN, se frottant les mains.

Ah! enfin! à présent, ma petite Lucette, j'ai fini mon ouvrage!

DIDIER.

Le butor!

LUCETTE.

Ah! tu en as fini avec tes petits pois; eh bien, tant mieux, laisse-moi tranquille à ton tour.

DIDIER, brusquement.

Que veux-tu?

SYLVAIN.

Moi, monsieur... je veux! Mais je cherchais Lucette.

DIDIER.

J'ai à lui parler... va-t'en au diable! (Il le fait passer à gauche et parle bas à Lucette.)

SYLVAIN.

Mais, monsieur... Mais Lucette! Lucette... (Se montant la tête.) Mais, pourquoi donc qu'elle m'a tarabusté? Oui, là! pourquoi qu'elle m'a tarabusté.

DIDIER, bas à Lucette.

Ainsi, c'est convenu.

SYLVAIN.

Il y a quelque chose!

DIDIER, de même.

Tu viendras?

SYLVAIN.

Je suis jaloux, moi, comme un tigre; je ne sais pas si les tigres sont jaloux, mais moi... je suis jaloux... comme un tigre! Je disais bien...

* Didier, Sylvain, Lucette.

LUCETTE.

Oui! Et vous me conterez tous vos chagrins?

DIDIER.

Tous... Adieu!

LUCETTE.

Adieu, monsieur Didier!

DIDIER, en sortant

Maintenant, allons trouver Betty.

SCÈNE XIII

SYLVAIN, LUCETTE *.

SYLVAIN, se croisant les bras.

Eh bien, qu'est-ce qu'il t'a dit, cet enjôleux?

LUCETTE.

Il m'a dit que des diamants m'iraient très-bien!

SYLVAIN.

A toi?

LUCETTE.

Que je suis faite pour porter des bracelets.

SYLVAIN, rageant.

Il t'a dit cela?

LUCETTE.

Et qu'il me manquait des perles sur mon cou.

SYLVAIN.

Dieu de Dieu! Il veut te corrompre par la bijouterie!

LUCETTE.

Est-ce que cela te regarde?

SYLVAIN.

Si ça me regarde! Mais Lucette, tu ne sais donc rien?

LUCETTE.

Qu'est-ce que je dois savoir?

SYLVAIN.

Mais que je t'aime, Lucette, que sans toi l'existence m'est insupportable... que je ne suis plus un humain! .. Les pierres sont pleines de félicités à côté de moi, quand tu me traites comme le dernier des derniers!...

* Sylvain, Lucette.

LUCETTE.

C'est chacun à son tour!

SYLVAIN.

Mais, petite malheureuse, tu me poignardes; je suis poignardé! Veux-tu que je me roule à tes pieds comme un reptile?

LUCETTE, riant.

Je n'y tiens pas!

SYLVAIN, lui pressant les mains.

Voyons, Lucette, ma petite Lucette chérie... mon chou, ma rose... faisons la paix! ne parlons plus de rien, j'ai fini mon ouvrage, viens causer.

LUCETTE, se dégageant et passant à gauche.

Tu as le temps de causer, toi, à cette heure!... Eh bien, moi pas! (Fausse sortie.)

SYLVAIN, la retenant.

Mais Lucette, tu veux donc que je me porte à toutes les extrémités. Dis, le veux-tu!

LUCETTE.

Ça m'est égal!

SYLVAIN.

Tu le veux? Eh bien, puisque tu te moques de moi...

LUCETTE.

Laisse-moi!

SYLVAIN.

Lucette... reste ici... que je te dis... ou je vas devenir fou et alors... je ne réponds plus de rien!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, FLEURIOT.

LUCETTE, défiant Sylvain.

Touche donc pour voir?

SYLVAIN, la menaçant.

Mais malheureuse!

FLEURIOT, accourant.

Fraper une femme! — Ah!(Il se place entre Lucette et Sylvain.)

SYLVAIN.

De quoi vous mêlez-vous?

FLEURIOT.

J'empêche vos brutalités! (Il prend la main de Lucette.) Pauvre petite!

SYLVAIN.

Vous allez nous laisser, vous, herboriste!

FLEURIOT, caressant toujours Lucette.

Si mignonne!

LUCETTE.

Oh! je n'en ai pas peur! allez!

FLEURIOT, de même.

Si faible!

SYLVAIN.

Ah! malheur! vous aussi... Oh! mais, ça ne peut pas durer...
(S'élançant vers Fleuriot.) Ça ne peut pas durer, entendez-vous,
monsieur Fleuriot!

FLEURIOT, se retournant.

Hein?

LUCETTE.

Vous allez voir qu'il n'est pas dangereux!... (Allant à Sylvain.)
Sylvain... ici... Sylvain... regarde-moi dans les yeux.

SYLVAIN.

Mais aussi... Lucette...

LUCETTE.

Sylvain, vous êtes... un jaloux... et un butor...

SYLVAIN.

Mais Lucette, ce n'est pas ma faute! puisque c'est l'amour
qui m'a pris!

LUCETTE.

Monsieur Sylvain, on fuit les butors et on trompe les jaloux!

SYLVAIN.

Mais...

LUCETTE.

Au contraire, quand on est doux!...

SYLVAIN.

Mais je serai doux!

LUCETTE.

Quand on est bon!

SYLVAIN.

Mais je serai bon!

LUCETTE.

Et qu'on veut rendre sa petite Lucette heureuse...

SYLVAIN, joignant les mains.

Oh! Seigneur! comme une fleur en serre!...

LUCETTE.

A la bonne heure! (Lui donnant une petite claque.) Voici pour votre peine, mon brave homme!

SYLVAIN, lui embrassant la main et voulant lui embrasser la joue.

Ah! Lucette! puisque te voilà si charitable...

LUCETTE, le repoussant.

Eh ben... Eh ben!... est-ce qu'on grappille avant la vendange?

SYLVAIN.

Oh! je t'assure, Lucette... que les raisins sont bons!

LUCETTE.

Point du tout! Ils sont trop verts!

SYLVAIN.

C'est que, vois-tu, Lucette, les baisers, c'est comme les pommes... qui sont plus sucrées quand on les vole!

LUCETTE.

En voilà assez! un tour à droite... (Sylvain obéit.) Bien! un tour à gauche! (Sylvain obéit.) Très-bien... tu tournes à merveille... tu feras un bon mari. (Elle lui tape sur la joue, Sylvain lui envoie des baisers et sort joyeux.)

FLEURIOT.

Il est dompté! comme vous êtes savante, mademoiselle Lucette? (Lucette descend la table à ouvrage, et avance le pouff.)

SCÈNE XV

FLEURIOT, puis successivement DE VERNOIS, MADAME DE BLANGY, DUHAMEL, CÉLINE, ROBINEAU, BETTY, GUÉRINET, DIDIER.

MADAME DE BLANGY.

Voici qu'il pleut à présent!

CÉLINE.

C'est ennuyeux!

MADAME DE BLANGY, à Céline qui entre avec Duhamel.

Allons, ma pauvre Céline, réfugions-nous dans le travail.

CÉLINE.

Oh! c'est ennuyeux!

DUHAMEL.

Mais non... nous passerons la journée en famille! (A Céline.) Les entretiens intimes... la douce causerie... ont aussi leurs charmes, n'est-ce pas, mademoiselle? (De Vernois donne son cha-

30 LES MARIONNETTES DE L'AMOUR.

peau à Lucette et s'assied sur le pouff. Madame de Blangy s'assied sur le canapé.)

CÉLINE, baissant les yeux.

Certainement... colonel... certainement!... (Elle s'assied sur une chaise que lui a avancée Duhamel.)

DUHAMEL, à part.

La ravissante enfant! (Elle a pris une broderie, Duhamel s'assied près d'elle.)

ROBINEAU, entrant avec miss Betty.

Brr!... un déluge!... (A Betty.) Vous n'êtes pas mouillée, miss?

BETTY.

Non!

ROBINEAU.

Mettez-donc un fichu sur votre cou... vous pourriez vous enrhummer... (A part.) Elle est charmante! (Betty est allée s'asseoir près de madame de Blangy.)

GUÉRINET, entrant.

Voilà, nos plans dérangés... Comment allons-nous faire pour passer le temps?

ROBINEAU.

Eh bien, conversations variées... tapisserie... broderie... jeux de mots... calembours... amabilités de toutes sortes... un peu de musique... voici le menu en attendant qu'il plaise à sa majesté le soleil de nous envoyer quelques rayons en ambassadeurs.

FLEURIOT, à la table à droite.

Au fait, monsieur Robineau, faites-nous donc un peu musique... Ne jouez-vous pas de guitare?

BETTY.

Vous avez tous les talents, monsieur Robineau?

ROBINEAU.

Mademoiselle... je pose en principe... qu'un homme joue de tous les instruments de naissance, avec une volonté forte...

FLEURIOT.

Une volonté forte! et le doigté!... l'embouchure, etc...

CÉLINE.

Alors, vous pourrez nous faire danser au piano!

ROBINEAU.

Mademoiselle, je n'admets pas le piano comme instrument; un jour... j'en ai acheté un d'occasion... j'ai retiré la mécani-

que... et de la caisse j'ai fait une niche à lapins... voilà comment je comprends le piano.

GUÉRINET.

Alors, chante-nous une chanson!

ROBINEAU.

Ah! Guérinet, je ne veux de mal à personne!

DUHAMEL.

Oh! oh! de la modestie!...

MADAME DE BLANGY, à Robineau.

Chantez-donc!... Voyons... deux mains de bonne volonté pour me tenir mon écheveau!... Céline!

DE VERNOIS.

Mais, madame, ne suis-je pas là?

MADAME DE BLANGY.

Au fait, ce sera votre punition pour la cour que vous osez faire... à une mère de famille...

DE VERNOIS.

Plût au ciel, madame, que votre lapisserie égalât en durée celle de Pénélope.

GUÉRINET.

Duhamel, veux-tu ta revanche?

DUHAMEL.

Non... non... plus tard... tu vois bien que je suis occupé!
(Depuis un moment, il a pris des mains de Céline une aiguille à broder et cherche à enfiler un brin de coton.)

DIDIER, entrant.

Satanée pluie!... mon rendez-vous avec Betty est manqué!...

GUÉRINET, allant décrocher la guitare et la présentant à Robineau.

Eh bien, Robineau!... la chanson!

TOUS.

Oui!... oui!... la chanson!...

ROBINEAU.

Tu es acharné!... Mais laquelle? je ne me souviens pas d'une seule chanson, moi!... Enfin, tous les goûts sont dans la nature! (Didier a pris la place qu'occupait précédemment Robineau près de Betty.)

DE VERNOIS, à madame de Blangy.

On passerait sa vie ainsi!

MADAME DE BLANGY.

Oh! vous n'êtes pas au bout de l'écheveau!

DUHAMEL.

Mais vous allez vous abimer les yeux, mademoiselle, à faire ces vilains points... et ils sont trop beaux pour les fatiguer!

CÉLINE.

Colonel...!

ROBINEAU.

Que vais-je chanter...? (Il se retourne et contemple le groupe.) Eh mais!... eh mais!... charmants tableaux! groupes enchanteurs*! M de Vernois... aux pieds de madame de Blangy!... déjà! Le colonel dur à cuire... qui apprend l'aiguille en douze temps... pour les beaux yeux de Céline... Notre poète Fleuriot, Mirliton premier... lançant des regards éperdus sur tout ce qui porte crinoline... Le sous-lieutenant qui subjugué mon Anglaise... ce qui me fait pester. Eh bien, mais voilà une chambrée complète de fous! C'est pourtant ce gremlin de Didier qui a mis le feu aux poudres. (Se frappant le front.) Ah!

TOUS.

Quoi?

ROBINEAU.

Je tiens, ma chanson! (Il prend sa guitare, casse une corde et crie à tue tête.) *C'est l'amour qui nous mène !...*

* De Vernois assis sur le pouff prête ses mains à madame de Blangy, qui dévide l'écheveau. Didier debout près de Betty lui parle à voix basse. Céline travaille à sa tapisserie, le colonel lui parle à mi-voix. Fleuriot au milieu de la scène regarde Céline. Guérinet lit son journal. Lucette est au fond. Sylvain lui fait des signes, Robineau est debout à droite et domine le tableau.

ACTE DEUXIÈME

Un jardin. — Bosquets à droite et à gauche. — A gauche un banc, deux chaises, à droite, un fauteuil, une chaise, un banc de gazon, un petit banc.

SCÈNE PREMIÈRE

DE VERNOIS, MADAME DE BLANGY, DIDIER, LUCETTE, SYLVAIN, BETTY, ROBINEAU, CÉLINE, GUÉRINET, DUHAMEL, FLEURIOT.

Au lever du rideau, Fleuriot est assis devant une table placée au milieu du théâtre; à gauche, le colonel le dos tourné au public, est assis près de Céline, sur le banc est madame de Blangy. Betty est près d'elle, derrière Betty se trouve Didier; à droite près de l'arbre où est adossé le banc de gazon, Robineau debout; Sylvain monté sur le banc de gazon. De Vernois, madame de Blangy et Guérinet sont assis. Tous écoutent.

FLEURIOT, lisant.

« JUPITER, se levant de dessus son trône.

Terminons, le fils de Cypris

De la lutte a gagné le prix !

Nous ne saurions nous en dédire :

Dans l'air et sous les eaux, sur terre et dans les cieux,

Jusqu'à moi, le maître des dieux !

Tout rend hommage à son empire ! »

SYLVAIN.

En voilà un rôle qui me plairait ! oh ! que j'aimerais à jouer Jupiter !... (Se levant et déclamant.)

« Terminons le fils de... »

GUÉRINET.

Veux-tu bien te taire, imbécile !

SYLVAIN.

Vous m'appellez toujours imbécile, parce que je n'ai pas d'esprit... c'est injuste !... Les gens d'esprit ont trente-six mille manières d'être bêtes, et moi, je n'en ai qu'une !...

ROBINEAU.

C'est la bonne !

GUÉRINET.

Continuez, Fleuriot.

FLEURIOT.

Ici se place la moralité de la pièce... qui sera dite par l'Amour!...

LUCETTE.

Par moi! Oh! quel bonheur!

DIDIER, bas à Betty.

De grâce, il faut que je vous parle dans un instant... un seul mot...

ROBINEAU.

Voyons, la moralité!

FLEURIOT.

Je la cherche, quelques vers seulement à ajouter au rôle de Lucette; cela n'empêche pas de répéter.

ROBINEAU.

Une pièce dont vous ne savez pas à l'avance la moralité! C'est une immoralité alors!

GUÉRINET.

Silence, Robineau. La fin de la pièce.

TOUS.

Oui! oui, la fin!

FLEURIOT.

Mais c'est tout! (Lisant.) « Les dieux applaudissent... entourent l'Amour et le félicitent, Vénus embrasse tendrement son fils. Tableau, le rideau baisse. » (Parlé.) Comment trouvez-vous ce dénoûment?

TOUS.

Oh! charmant! charmant!

BETTY.

Une poésie...! (Elle soupire.)

MADAME DE BLANGY.

Une grâce!

SYLVAIN, à Fleuriot.

C'est quasiment aussi beau que ce qu'on voit autour des mirlitons dans les foires.

GUÉRINET.

Mais veux-tu te taire!

DUHAMEL, à Céline.

Vous serez charmante dans votre rôle!... Mais quand je pense que dans le mien, il me faudra vous inspirer de l'horreur, cela me taquine! Et puis... un soldat! jouer la comédie!...

MADAME DE BLANGY.

Les héros de Fontenoy brodaient au tambour... ceux de Crimée et d'Italie peuvent bien déroger en jouant le vaudeville!

DIDIER.

Ce que je regrette, Fleuriot, c'est qu'il n'y ait que des bergers dans votre pièce!

ROBINEAU.

Ah! pardon! et des bergères!

DIDIER.

Naturellement!

DUHAMEL, riant.

Sans cela, il arriverait un jour où il n'y aurait plus personne pour garder les moutons!

FLEURIOT.

Dame! c'est une pastorale.

GUÉRINET, se lève.

Vous m'avez donné un rôle complètement en dehors de mon caractère, Fleuriot! c'est un monstre que votre Tyrcis... Il va me falloir jeter le trouble dans l'existence de miss Betty.

SYLVAIN, à Robineau.

Moi, je fais un Faune... qu'est-ce que c'est que ça?

ROBINEAU.

C'est un jardinier... avec des cornes!...

SYLVAIN.

Dis donc, Lucette, avec...

LUCETTE.

Ça t'ira très-bien! (Sylvain enlève la table, l'emporte et revient, Lucette range les chaises.)

FLEURIOT, distribuant les rôles.

Mesdames, voici vos rôles.

ROBINEAU.

Qui joue celui de Vénus?

FLEURIOT.

Je n'ai pas encore d'interprète... mais M. Guérinet attend une dame...

GUÉRINET.

Oui, oui...

ROBINEAU, à Guérinet et à Fleuriot.

J'ai à vous parler...

FLEURIOT, donnant le rôle à Sylvain.

Tiens, Sylvain!

SYLVAIN.

Moi je ne sais lire que dans les almanachs.

LUCETTE.

Je t'apprendrai l... On dit que l'Amour donne de l'esprit aux bêtes!

ROBINEAU.

Et comme il en retire aux gens d'esprit, ça rétablit l'équilibre.

GUÉRINET.

Si nous allions choisir l'emplacement de notre théâtre?

DUHAMEL.

Oui, allons!...

SYLVAIN, à Lucette.

Viens-tu me faire lire mon papier?

LUCETTE.

Je n'ai pas le temps, il faut que j'apprenne mon rôle. (Ils sortent. Robineau et Betty sortent bras dessus, bras dessous.)

DIDIER.

Colonel, je vous rappelle que ma permission expire aujourd'hui, et que vous avez bien voulu me faire espérer une prolongation.

MADAME DE BLANGY.

Dont j'ai la promesse... sans cela qui jouerait ton rôle!

DUHAMEL.

Accordé! accordé! D'ailleurs, ne devez-vous pas être mon garçon d'honneur le jour de mon mariage, avec ma chère Céline?...

FLEURIOT.

Hein... mademoiselle Céline?...

GUÉRINET.

Sera madame Duhamel dans quinze jours, à quoi bon le cacher maintenant?

DUHAMEL.

Tu as raison!

DIDIER.

Dites-donc, ma cousine... me voilà votre amoureux... dans la pièce.

CÉLINE.

Mais oui, mon cousin, cela va vous donner bien du mal.

DIDIER.

Je ferai de mon mieux. J'essayerai. (Guérinet et Céline sortent.)

DUHAMEL, riant.

Si cela vous est indifférent, Didier, ne vous donnez pas trop de peine! (Il sort avec Didier; de Vernois a offert son bras à madame de Blangy.)

SCÈNE II

DE VERNOIS, MADAME DE BLANGY*.

DE VERNOIS.

En vérité, madame, on a trop calomnié le hasard; la passion que mon rôle m'oblige à vous exprimer, je crois que je la peindrai au naturel.

MADAME DE BLANGY.

Tenez, monsieur de Vernois, causons une fois sérieusement. Je ne saurais me tromper au langage que vous me tenez depuis huit jours: vous m'aimez. De votre cœur à vos lèvres, rien ne monte qui ne soit honnête et vrai. Et cependant, je ne puis vous aimer, la raison me le défend.

DE VERNOIS.

Oh! la raison! la raison!... c'est un grand mot qui, avec l'ambition de tout dire ne signifie souvent rien. Il n'est pas un sentiment noble ou courageux qu'elle ne sape, une illusion qu'elle n'effeuille; la raison, c'est l'argument suprême des envieux, la joie de la médiocrité, le triomphe du vulgaire! Ah! ne l'invoquez pas, madame, cette orgueilleuse et froide raison, je vous regarde et je vous aime, je l'écoute et je la hais!

MADAME DE BLANGY, riant.

Eh bien, vous qu'on disait un sage, un philosophe! vous ne craignez pas de blasphémer ainsi.

DE VERNOIS.

Moi! philosophe!... j'ai cru l'être et je me disais: Qu'est-ce donc que l'amour? rien! un accident!... un chapitre dans un roman, un épisode dans une histoire... Je vous ai vue... et comme elle s'est écroulée bien vite, ma philosophie! J'ai lu dans vos yeux la beauté de votre âme, car pour moi beauté et bonté sont synonymes.

MADAME DE BLANGY.

Mon pauvre ami! dans quelle confusion me jetez-vous! à mon âge, on n'est pas encore prude et l'on n'est déjà plus coquette; on est sincère! Une femme résiste souvent à l'amour qu'elle éprouve... rarement à celui qu'elle inspire, et je vous le dis sincèrement, oui, votre amour me touche...

* Madame de Blangy, de Vernois.

DE VERNOIS.

Ah ! je le savais bien !

MADAME DE BLANGY.

Mais je ne dois pas, (Elle passe à droite.) je ne puis pas me remarier !

DE VERNOIS.

Vous ne pouvez pas ?

MADAME DE BLANGY.

Vous le savez, j'avais seize ans, quand je fus mariée... sans amour, et malgré tous mes efforts, je n'ai pu offrir à M. de Blangy qu'une amitié sincère en échange d'une passion ardente et profonde. Cette résistance de mon cœur a fait naître en moi un remords que j'augmenterais, je le sens, en donnant à un autre cet amour que je n'ai pas éprouvé pour l'excellent homme dont je porte le nom. Eh bien, il me semble que je suis moins coupable en réservant à Didier toutes les tendresses de mon âme ; en distraire, une seule, ce serait pour ainsi dire commettre un vol de sentiment.

DE VERNOIS.

Oh ! madame, je voudrais que Didier fût juge entre nous, et j'affirme qu'après avoir cherché dans vos yeux l'assurance de mon bonheur, c'est lui même qui prendrait votre main pour la mettre dans la mienne.

MADAME DE BLANGY.

Peut-être agirait-il ainsi que vous le dites ; mais à ce moment cela m'empêcherait-il d'être contrainte de baisser les yeux devant lui ? Cessez donc un entretien qui m'embarasse... c'est une amie qui vous en prie.

DE VERNOIS, tristement.

Ainsi vous m'offrez votre amitié !

MADAME DE BLANGY, lui tendant la main.

De tout mon cœur !...

DE VERNOIS, la lui serrant avec effusion.

Et je l'accepte de toute mon âme... Tenez, madame, il arrive parfois qu'en voyage on suit à travers les bois un petit sentier, tapissé de mousse et plein d'ombre ; cependant à peu de distance, est la grande route, la route unie, mais ruisselante de soleil... les deux chemins conduisent à la maison souriante où le bonheur vous attend... le trajet est une fois plus long sous les ramures ; mais au bout de la route, il vous reste dans l'oreille et dans le cœur un doux bruit de feuilles et d'oiseaux. L'amitié c'est le sentier perdu qui mène à l'amour... et comme cet amour m'est dû... l'espérance... l'oiseau caché qui vous suit sans cesse... me murmure tout bas... que comme le voyageur... (il lui offre son bras.) Moi aussi, j'arriverai au but.

MADAME DE BLANGY.

Qu'elle folie!

DE VERNOIS.

Croyez-moi cette fois... c'est un ami qui vous l'assure...
(Ils disparaissent à droite.)

SCÈNE III

ROBINEAU, GUÉRINET, FLEURIOT*.

ROBINEAU, à Guérinet.

Tu n'a pas le sens commun.

GUÉRINET.

C'est toi qui n'a pas le sens commun.

FLEURIOT.

Mais écoutez-moi...

ROBINEAU.

Je n'écoute rien... c'est miss Betty qui doit jouer le rôle de Vénus.

FLEURIOT.

C'est que je ne sais pas si vraiment ce rôle lui convient...

ROBINEAU.

Elle n'a pas quatre mots à dire dans celui que vous lui avez donné!

FLEURIOT.

Robineau, je vous assure que bien sûr, avec un peu de rouge... à la lumière!...

ROBINEAU.

Quatre mots... avec un peu de rouge... à la lumière.

GUÉRINET.

Dans le fond, tu auras de la peine à nous persuader que cette fille d'Albion... que je trouve... parfaitement... anglaise... (je ne lui en veux pas pour cela), puisse avoir une grande influence sur le succès de la pièce de Fleuriot.

FLEURIOT.

Certainement!

ROBINEAU.

Quoi, certainement? Qu'est-ce que vous voulez dire, avec votre certainement? la fille d'Albion, (à Guérinet) comme tu l'appelles... est tout simplement une femme charmante.

* Guérinet, Robineau, Fleuriot.

GUÉRINET.

Je ne te dis pas non, mais le rôle de Vénus n'est pas précisément celui d'une jeune fille.

ROBINEAU.

Et pourquoi donc ? Vénus n'est-elle pas le prototype de la jeunesse éternelle ? Est-ce que la beauté peut aller sans la jeunesse ? Les poètes en ont créé trois cents, Vénus !... Elles sont toutes belles... parce qu'elles sont toutes jeunes... Ma parole d'honneur ! vous ressemblez aux quinze-vingts de l'Écriture, vous avez des yeux pour ne pas voir... Ne faudrait-il pas attendre que miss Betty soit quadragénaire pour lui donner le rôle de Vénus à jouer !

GUÉRINET.

Ah ! ça, mais... toi, un sceptique de l'amour, tu m'as l'air de singulièrement t'échauffer !...

ROBINEAU.

Vous ne l'avez donc jamais regardée, Fleuriot, dites ? Tu ne l'as jamais regardée, toi, Guérinet ?

GUÉRINET.

Attentivement... jamais... non !

FLEURIOT.

Moi... je n'ai pas osé...

ROBINEAU.

Tenez, vous me faites pitié ! on vous mettrait des yeux de verre, que cela vous serait tout aussi utile... et que ce serait tout aussi joli.

GUÉRINET.

Ah ! ça, mais !... Robineau... tu en parles avec un enthousiasme...

FLEURIOT.

En effet ! J'ai remarqué chez elle... par hasard... des cheveux ..

ROBINEAU

Du plus beau blond !... Eh bien, Vénus est blonde !

GUÉRINET.

Sa chevelure est luxuriante... et ses yeux !...

FLEURIOT.

Des yeux noirs !...

ROBINEAU.

Comme ceux de Vénus !...

FLEURIOT.

Mais...

ROBINEAU.

Comme Vénus, si elle était brune : enfin, c'est Vénus elle-même ! Vénus tout entière à votre rôle attachée !

GUÉRINET, à lui-même.

Il a raison. — Allons donc voir ça ! (Il s'esquive à gauche.)

FLEURIOT.

Vous avez raison... (Ne voyant pas Guérinet.) Allons donc voir ça. (Il s'esquive.)

SCÈNE IV

ROBINEAU, seul, continuant.

Et quand je vous dis que c'est Vénus!... je me trompe. . Ce sont toutes les Vénus réunies en une seule... excepté la Vénus de Milo... car elle a des bras admirables!... (S'enthousiasmant.) Oh!... être entouré par ces... plus personnel... je les ai mis en fuite, parbleu!... suis-je bête!... ou plutôt suis-je assez amoureux?... (Criant.) Amoureux! moi, Robineau! — Ce qui me gêne, c'est la tournure d'esprit de mon anglaise; quand je pense que je lui ai lu déjà trois fois *le Lac!* c'est trop!... vrai! trop de lac!... *Et le jeune malade à pas lents!*... Comme je vous ai bien l'air d'un jeune malade! Mais c'est plus fort que moi, il me pousse maintenant des idées poétiques... *brises du soir!... effluves du printemps!*... Seulement ces maudites idées s'envolent, sitôt que je suis sur le point de les exprimer! je ne peux pas les rendre!... Elles sont comme la vieille garde, mes idées... elles meurent et ne se rendent pas!... (Apercevant Betty.) La voici. En avant *le Lac!*...

SCÈNE V

ROBINEAU, BETTY *.

ROBINEAU, feignant de ne pas la voir, déclamant.

« Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers, de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,

BETTY, achevant.

Tout dise : Ils ont aimé ! »

ROBINEAU, feignant la surprise.

Ah! c'est vous, belle miss... (Il soupire.) Ah!

BETTY.

Vous êtes malade ?

* Betty, Robineau.

ROBINEAU.

Moi?... oui, mais je sais souffrir... et me taire... en murmurant, par exemple! que voulez-vous! votre pensée... car je songeais à vous!

BETTY.

Vous êtes trop bon, monsieur Robineau!

ROBINEAU.

Oh! non! oh! non! (A part.) Il est temps que je me déclare. (Haut.) Oui, je songeais à vous, en récitant ces vers, ces vers amoureux qui peignent si bien... qui sont... qui disent...

BETTY.

Quoi?

ROBINEAU, à part.

Il paraît qu'ils ne lui disent rien! (Haut.) Mais le vent qui gémit, c'est...

BETTY, naturellement.

C'est l'ouragan!

ROBINEAU.

C'est l'ouragan! (A part.) Elle ne comprend pas! (Haut.) Le roseau qui soupire, c'est... c'est...

BETTY.

C'est une flûte!

ROBINEAU.

C'est une flûte! (A part.) Elle ne comprend pas!... Au fait, elle ne peut pas me prendre pour un roseau. (Haut.) Se peut-il, belle miss, que vous ne compreniez pas ce tableau poétique de la barque qui glisse... « Un jour... il t'en souvient, nous voguions en silence. » Vous voyez cela d'ici?

BETTY.

Oh! yès!

ROBINEAU.

Voguer en silence... voguer en silence... être penchés l'un vers l'autre... Ah! (Il met la main sur son cœur.)

BETTY.

Qu'avez-vous donc?

ROBINEAU, à part.

Je vogue en silence... trop en silence...

BETTY.

Vous me donneriez le spleen!... (Elle passe à droite.)

ROBINEAU, criant.

Mademoiselle! (Elle se retourne.) Il faut en finir!

BETTY.

Mais depuis une heure, je vous écoute... et je ne vous comprends pas!...

ROBINEAU.

Oui... vous ne me comprenez pas... je comprends ça ? Je vous parle un langage qui... et encore, non... je ne vous le parle pas, puisque je n'en parle aucun... Si mes idées ne s'en volaient pas je vous dirais...

BETTY.

Quoi ?

ROBINEAU.

Je ne sais ce que je vous dirais... parbleu ! si je le savais... avec ce geste, avec ce regard... voilà ce que je vous dirais...

SCÈNE VI

LES MÊMES, FLEURIOT *.

FLEURIOT, entrant.

Robineau disait vrai, miss Betty est délicieuse ; et quand je pense qu'elle m'aime.

ROBINEAU, s'enflammant.

Vous le savez... les grandes passions sont muettes... car dans les amours vraiment grandes, les paroles ne peuvent qu'affaiblir... l'expression de la passion... Aussi, je ne vous dirai rien, vous me comprendriez mieux ; je ne veux me mettre qu'à vos genoux... (Il tombe à genoux.)

FLEURIOT, abasourdi.

Ah ! c'est une monstruosité !

ROBINEAU.

Fleuriot !

BETTY, bas à Robineau.

Vous m'avez perdue de réputation!...

ROBINEAU, bas.

Je vais vous sauver ! (Haut.) Ah ! ça, mais... honnête Fleuriot ? pourquoi froncer vos sourcils en accent circonflexe ? Que voyez-vous d'étrange en nous ? Nous répétons votre pièce tout simplement. (A part.) C'est assez adroit, hein ?...

FLEURIOT.

La ruse est sans doute habile!... mais je la connais, ma pièce, monsieur ! Et je vous défie de m'y trouver ce passage, monsieur ! « *Dans les amours vraiment grandes, les paroles ne*

* Fleuriot, Robineau, Betty.

44 LES MARIONNETTES DE L'AMOUR.

peuvent qu'affaiblir l'expression de la passion ! » Cela ferait un vers de vingt-six pieds ! monsieur !

ROBINEAU, se lève et comptant en silence sur ses doigts.
Aïe ! c'est trop long.

BETTY.

Monsieur Fleuriot, laissez-moi vous expliquer...

FLEURIOT, se croisant les bras et allant à Betty *.

Rien, mademoiselle ! Voilà donc où devaient aboutir vos rêves de jeune fille !... à l'amour d'un Lovelace de campagne... d'un Robineau !...

ROBINEAU, voulant s'élançer sur Fleuriot.
Ah ! mais, dites donc... Fleuriot !...

FLEURIOT, colère.

Je ne vous parle pas !

ROBINEAU.

Mais je vous parle, moi !

FLEURIOT.

Je m'en moque !...

ROBINEAU, menaçant.

Ah ! ça, mon petit monsieur !...

FLEURIOT.

Eh bien, mon grand monsieur ?...

BETTY, allant à Robineau.

Pas de querelle ici, je vous en conjure ! Ce serait me compromettre !...

FLEURIOT, s'exaltant.

Vos menaces ne me font pas peur, entendez-vous ?

ROBINEAU, à part.

Si je l'écrase... je me dépoétise !...

FLEURIOT, s'exaltant.

Et si vous n'êtes pas content, je suis à vos ordres !

ROBINEAU, serrant les poings, à part.

Mais morbleu !...

FLEURIOT.

Et je vous tirerai les oreilles !... Dussé-je monter sur une chaise pour cela.

ROBINEAU, s'élançant.

Ah ! pour le coup !...

BETTY, à Robineau.

Au nom du ciel ! venez ! — je veux ! (Elle l'entraîne.)

* Robineau, Fleuriot, Betty.

ROBINEAU.

Vous voulez!... C'est un vrai mouton enragé, que ce Fleuriot, et moi un loup qu'on enchaîne avec des faveurs roses!... (A Betty) C'est pourtant pour vous, Betty, que je fuis devant cet énergumène! ..

BETTY, tendrement.

Je veux!...

ROBINEAU, en sortant avec Betty.

Que le vent qui gémit...

BETTY.

Le roseau qui soupire... (Ils sortent en continuant de réciter.)

SCÈNE VII

FLEURIOT, majestueux.

Poltron, va! (Rire amer.) Ah! ah!... naïf Fleuriot! candide Fleuriot! comme t'appelle ce Robineau? comme t'appelle M. Guérinet! comme tout le monde t'appelle!... Oui, trop naïf et trop candide... Eh bien, ces qualifications, on ne me les donnera plus. Ah! pour n'être pas dupe de ce sexe à qui je ne parlais qu'avec crainte et respect, il faut être un Robineau, il faut être l'homme en qui j'ai personnifié l'amour sans poésie... soit!... cet homme, je le serai... la poésie je la foule aux pieds! La métamorphose sera complète!... la chrysalide deviendra papillon!... Le papillon!... — quel'e sera la première fleur... (Il traverse la scène, réfléchit, puis aperçoit Lucette; il s'approche d'elle sans bruit.)

SCÈNE VIII

FLEURIOT, LUCETTE.

LUCETTE, à la cantonade.

Voyons, ne pleurez pas, mademoiselle Betty, je vas parler à M. Fleuriot, et je vous le ramènerai repentant, à vos pieds.

FLEURIOT.

Lucette! (Il lui prend la taille.)

LUCETTE, jetant un cri, et fuyant à gauche*.

Ah! si on peut faire peur aux gens comme ça?

FLEURIOT, galant.

Quoi, je vous fais peur, mademoiselle?

LUCETTE.

Oh! je n'ai plus peur, maintenant, monsieur Fleuriot.

* Lucette, Fleuriot.

FLEURIOT, à lui-même.

C'est ça, candide Fleuriot ?

LUCETTE.

Et tenez, je suis même heureuse de vous rencontrer, j'avais à vous parler.

FLEURIOT.

A moi, mademoiselle!... (A part.) Imbécile!... Dis donc Lucette tout court!

LUCETTE.

Oui, monsieur Fleuriot ?

FLEURIOT, haut et d'un ton dégagé.

Tu avais à me parler, gentille Lucette ?

LUCETTE, à part, étonnée.

Tiens!... il me tutoie!... et cette manière ?

FLEURIOT.

Je t'adore, friponne !

LUCETTE.

Comment! vous m'adorez ? V'là du nouveau ! Eh bien, et miss Betty à qui vous venez de faire une scène de jalousie, même que c'est d'elle que je voulais vous parler.

FLEURIOT, fat.

Laissons-là miss Betty, et parlons de toi...

LUCETTE.

Mais vous êtes un monstre, monsieur Fleuriot.

FLEURIOT.

Un monstre ! je ne déteste pas ce nom-là, c'est la première fois que l'on m'appelle monstre... eh bien, soit, je l'accepte, si c'est être un monstre que de te trouver jolie. (Il s'approche d'elle pour lui prendre la taille, Lucette passe à droite.) Les allées sont pleines d'indiscrets .. j'ai mille choses à te dire.

LUCETTE.

Un rendez-vous ?

FLEURIOT.

Hein, qu'en dis-tu ? (Il va au fond regarder si personne ne vient.)

LUCETTE, à part.

Et moi qui ai promis à miss Betty de le lui ramener repentant... quelle belle occasion. (Haut.) Vous seriez discret, bien vrai ?

FLEURIOT.

Je te le jure...

LUCETTE, à part.

Bonne garantie.

SYLVAIN, entrant, à part *.

Lucette avec l'herboriste !

FLEURIOT.

Ce soir dans l'orangerie.

SYLVAIN.

Hein ?

LUCETTE.

Oui !

SYLVAIN.

Elle accepte !

FLEURIOT.

Ainsi, c'est convenu !... ce soir...

LUCETTE.

Dans l'orangerie... (A part.) Ah ! M. Fleuriot, vous ne vous attendez guère à ce qui vous attend. (Elle sort à droite, Sylvain descend derrière Fleuriot.)

SCÈNE IX

FLEURIOT, SYLVAIN **.

Fleuriot en se retournant, se trouve nez à nez avec Sylvain.

SYLVAIN, serrant les poings.

M. Fleuriot... M. Fleuriot. (Il marche sur Fleuriot, celui-ci recule.)
Lucette est une malheureuse, et vous...

FLEURIOT, affectant un air dégagé.

Hein ! quoi ! plaît-il, drôle !

SYLVAIN.

Drôle ! drôle !

FLEURIOT, passant devant Sylvain.

Allons, laisse-moi, rustre !

SYLVAIN, allant à lui.

Mais non... je ne vous laisserai pas, et vous n'irez pas à ce rendez-vous ! parce que moi... si on me pousse à bout...

SCÈNE X

LES MÊMES, GUÉRINET ***.

GUÉRINET, entrant.

On se dispute ! Hein ! quoi ? que signifie ?

* Sylvain, Fleuriot, Lucette.

** Sylvain, Fleuriot.

*** Fleuriot, Sylvain, Guérinet.

SYLVAIN, se plaçant devant lui.

Ça signifie, que faut que je vous le démasque, monsieur Guérinet.

GUÉRINET.

Démasquer ? qui ?

SYLVAIN.

Monsieur Guérinet, je n'y vas pas par quatre chemins, vous saurez toute la vérité ! Je suis un martyr ! voilà la vérité !

GUÉRINET.

Qu'est-ce que tu me chantes-là ?

SYLVAIN.

C'est-à-dire que si j'avais eu tout à l'heure un poignard sous la main... ça serait un cadavre qu'aurait l'honneur de vous parler dans ce moment-ci !

GUÉRINET.

Il est fou ! veux-tu te dépêcher d'aller cueillir tes pois !

SYLVAIN.

Je les ai cueillis et fidèlement, monsieur ! (Il empêche Fleuriot de passer, puis d'un air tragique.) J'ai trié les petits d'avec les gros, j'ai mis les gros dans un panier, les petits dans un autre... Tout est en règle, et maintenant... (Arrêtant Fleuriot qui va pour sortir.) Je vas vous démasquer !

GUÉRINET.

Mais, Fleuriot, expliquez-moi ce que tout cela signifie ?

FLEURIOT, allant à Guérinet.

Ça signifie...

SYLVAIN.

Je vas vous le dire... ça signifie, monsieur, que l'homme que je me permets de qualifier avec indignation de sieur Fleuriot (sauf le respect que je vous dois) a subjugué Lucette, (ému) ma Lucette, monsieur, ma... (A Fleuriot.) Sortez pas !

GUÉRINET, étonné.

Hein ? quoi ?... Lucette... Fleuriot.

FLEURIOT.

Ne l'écoutez pas !

SYLVAIN, pleurant.

Il lui a donné un rendez-vous ; oui, monsieur, à la nuit, dans l'orangerie ! je les ai entendus !

GUÉRINET.

Vous, Fleuriot !... les bras m'en tombent !...

SYLVAIN.

Et à moi donc, monsieur ! les bras, les jambes, les cheveux !...

FLEURIOT, à Guérinet.

Je vais vous expliquer...

GUÉRINET, le ramenant.

Le fait est-il vrai ?

FLEURIOT.

Oui... mais...

GUÉRINET.

Pas de mais, monsieur; quōi... Tartufe de la botanique; vous, dont jusqu'ici les mœurs avaient été pures... vous que le prix Monthyon regardait! vous n'avez pas honte de jeter ainsi votre chapeau par-dessus les moulins.

FLEURIOT.

Mais mon ami, ne prenez pas cet air sévère...

GUÉRINET.

Si, monsieur, c'est l'air qui me convient!

SYLVAIN.

Là! et M. Guérinet a raison...

GUÉRINET.

Quoi! c'est dans ma maison, que vous osez tenir une pareille conduite...

FLEURIOT.

Mais c'est le désespoir qui m'a poussé à de pareils excès, c'est la jalousie...

GUÉRINET.

Je n'accepte pas vos explications, monsieur, elles sont vaines... un tel scandale chez moi!

SYLVAIN.

Allez! allez, not' maître, vous êtes superbe!

FLEURIOT.

Mais écoutez-moi donc... c'est la passion...

GUÉRINET.

Je n'admets pas la passion, moi, monsieur...

FLEURIOT.

Cependant...

GUÉRINET.

Ou, si je l'admets... c'est une passion calme... monsieur... tranquille... légitime..

FLEURIOT.

Mais alors, ce n'est pas de la passion... si vous aviez été à ma place... si vous aviez vu miss Betty que j'aime... écouter les propos d'un Robineau...

GUÉRINET, vivement.

Robineau.... Betty...

FLEURIOT. .

Cette adorable Betty!

GUÉRINET, à part.

Oui... adorable! Robineau avait raison... Mais c'est affreux! à qui se fier... elle, Betty!...

SYLVAIN, inquiet.

Mais ça n'empêche pas que Lucette a accepté le rendez-vous ?

GUÉRINET.

C'est moi qu'elle y trouvera... je la tancerai d'importance... et je vous marierai... tu connais mes principes matrimoniaux...

SYLVAIN, avec exaltation.

Vrai? ah! vous êtes un homme humain, vous!... que j'embrasse vos genoux.

GUÉRINET, se débattant.

Mais non! mais non!

SYLVAIN, cherchant toujours à embrasser les genoux de Guérinet.

C'est que je suis une nature reconnaissante, moi, monsieur!

GUÉRINET.

Allons, va-t'en!

SYLVAIN.

Oui, homme humain!

GUÉRINET, le poussant.

Mais va-t'en donc!

SYLVAIN.

Oui, monsieur... Et vous verrez si je ne suis pas une nature reconnaissante... je doublerai vos melons, je triplerai vos choux; il pleuvra des pois, il grêlera des haricots... il en poussera jusque dans votre salon. (Guérinet le pousse dehors.)

GUÉRINET.

Mais va donc... Et maintenant, monsieur, il s'agit de rappeler le calme dans cette maison, jadis paisible, où vous n'avez pas craint de jeter le trouble.

FLEURIOT.

Ce n'est pas moi, c'est M. Robineau.

GUÉRINET.

Vous et Robineau et Didier et Lucette! mais je vous marierai tous! ce sera le bon moyen de ramener la paix... (On entend la voix de Céline.) Silence, monsieur! devant ma fille!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, CÉLINE, DIDIER*.

CÉLINE, entrant.

Ah ! bien ! non, non, mon cousin, ce n'est pas notre scène que vous jouez.

DIDIER.

Comment, ma cousine ! mais je vous assure que c'est très-bien !

CÉLINE.

Très-bien ! très-bien ! c'est trop bien ! oh ! monsieur Fleuriot, figurez-vous que mon cousin me parle de mes yeux, de ma taille. Il n'y a rien de cela dans votre pièce !

FLEURIOT.

Mais non, mademoiselle.

DIDIER.

Cela devrait y être !... là scène y gagnerait... (A part.) C'est qu'elle est charmante !

GUÉRINET.

Voyons, ne contrarie donc pas ta cousine... et répète ta scène... (A Fleuriot.) Venez... monsieur... (Ils sortent en causant.)

SCÈNE XII

CÉLINE, DIDIER**.

CÉLINE.

Vous entendez ce que dit M. Fleuriot !

DIDIER.

Fleuriot ! Fleuriot... d'abord, les acteurs ajoutent toujours à leur rôle.

CÉLINE.

Je le vois bien... voilà trois fois que nous répétons notre scène et vous y ajoutez de plus en plus... vous avez fini par vouloir m'embrasser.

DIDIER.

Eh bien, voyons, recommençons... vous êtes assise là... (il lui indique le banc de gazon) vous rêvez la tête dans la main... comme cela, très-bien ! relevez un peu cette manche !... oh ! le joli bras !

* Didier, Céline, Guérinet, Fleuriot

** Didier, Céline,

CÉLINE.

Taisez-vous, monsieur, voilà encore qui n'est pas dans la pièce...

DIDIER.

Si... si, implicitement. (Il descend à gauche premier plan.) Moi, j'entre par ici, la tête penchée sur la poitrine. Je m'avance, je vous vois... et je reste interdit... dans une attitude qui exprime à la fois la surprise, l'admiration. Est-ce cela? (Il prend une pose.)

CÉLINE.

Parfait !... vous êtes très-gentil ainsi, mon cousin. (A mi-voix.) C'est qu'en effet il est très-gentil, quand il veut !

DIDER, riant.

On me l'a dit quelquefois !

CÉLINE.

Vous êtes très-fat, monsieur Didier !

DIDIER.

C'est que vous avez été si longtemps à vous apercevoir de cela, ma petite cousine !

CÉLINE.

Parce que sans doute votre mauvais caractère m'en empêchait, mon petit cousin !

DIDIER.

Mon mauvais caractère ! dans nos querelles ce n'est jamais moi qui ai commencé.

CÉLINE.

D'ailleurs, vous-même vous m'avez fait, en répétant, les premiers compliments que j'aie jamais reçus de vous !

DIDIER.

Mais je ne vous ai pas fait de compliment, ma cousine, je vous ai dit ce que je pensais, voilà tout !

CÉLINE.

Oh ! mon Dieu ! ne vous en défendez pas ! quand vous m'auriez fait un compliment ?

DIDIER.

Mais je dis comme vous, ma cousine !... Là, vous le voyez, c'est vous qui avez un affreux caractère !

CÉLINE.

Non, monsieur, je n'ai pas un affreux caractère, seulement, je vois très-bien que vous me faites la cour et je ne le veux pas.

DIDIER.

Moi?

CÉLINE.

Si vous deviez être mon mari, à la bonne heure, mais...

DIDIER.

Ah ! je sais bien que c'est mon colonel qui doit le devenir.

CÉLINE, avec humeur.

Ah ! votre colonel ! votre colonel !... D'abord voilà un mariage qui n'est pas encore fait !... un mari qui a été à la Bérésina, car il y a été ! la preuve c'est qu'il a encore des glaçons dans sa moustache... brrrr !

DIDIER.

Mais quelles raisons aurez-vous pour lui refuser votre main, maintenant que vous la lui avez promise !

CÉLINE.

Moi ? je n'ai rien promis. Mon père m'a parlé de M. Duhamel, comme d'un vieux camarade, il m'a dit que ce mariage-là le comblerait de joie. J'ai voulu protester, mais il ne m'en a pas donné le temps. Voilà tout !

DIDIER.

Diable ! c'est que mon colonel est persuadé de votre consentement et il fait passer sa persuasion dans l'esprit de mon oncle. De plus, les pères sont entêtés... une fois leur parole donnée... si encore vous aimiez... quelqu'un... (Madame de Blangy paraît au fond et cause avec de Vernois. Silence.) Aimez-vous quelqu'un ? hein ?... (Céline le regarde d'un air confus ; avec feu.) Ah ! vous m'aimez !

CÉLINE, vivement.

Je n'ai rien dit ! (Apercevant madame de Blangy.) Ma tante ! (Didier fait un mouvement et descend à gauche.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME DE BLANGY, DE VERNOIS *.

MADAME DE BLANGY, regardant Didier puis Céline.

Qu'y a-t-il ? qu'avez-vous tous les deux ?

CÉLINE.

Mais rien... ma tante...

MADAME DE BLANGY.

Pourquoi cette rougeur subite ?

* Didier, de Vernois, madame de Blangy, Céline.

CÉLINE.

Moi... ma tante...

MADAME DE BLANGY.

Et toi, Didier, pourquoi ce trouble ?

DIDIER.

Je... nous répétions nos rôles.

MADAME DE BLANGY.

Ah ! je ne te savais pas si bon comédien, et vous monsieur de Vernois ?

DE VERNOIS.

Ni moi non plus.

MADAME DE BLANGY.

Et c'est votre répétition qui vous trouble ainsi tous les deux ?

CÉLINE.

Mais...

MADAME DE BLANGY, à Didier.

Tu ne réponds pas ?

DIDIER, allant à madame de Blangy.

Eh bien, écoute... jolie petite maman.. je veux te dire toute la vérité... car je me sens trop heureux pour mentir!... tu vois, Céline, ma charmante Céline...

MADAME DE BLANGY.

Ta charmante Céline, que tu ne pouvais pas souffrir.

DIDIER.

Autrefois!... oh ! mais à présent !

DE VERNOIS, à part.

Bon ! je reconnais la mon Didier.

MADAME DE BLANGY.

A présent... achève?...

DIDIER.

A présent... vois-tu, autrefois j'étais sot... j'étais aveugle... les choses arrivent souvent ainsi... on passe devant un chef-d'œuvre sans le regarder... puis un jour... un rayon de soleil arrive qui vous éclaire... on est illuminé... le cœur fermé s'ouvre!... on voit... on comprend... on aime...

MADAME DE BLANGY.

Tu aimes Céline ?

DIDIER.

Ah ! comme un fou!... ces bouderies. ces fâcheries... maintenant que je m'en souviens... ce n'étaient que les bégaiements d'un amour qui s'ignorait!... l'heure est venue... l'amour

enfant a atteint sa majorité... et elle aussi m'aime... n'est-ce pas, Céline... vous m'aimez ?

MADAME DE BLANGY.

Céline... réponds, cela n'est pas vrai ! tu n'aimes pas ton cousin.

CÉLINE.

Moi... ma tante, je n'aime pas le colonel.

MADAME DE BLANGY.

Mais... Didier...

CÉLINE, se jetant dans les bras de madame de Blangy.)

Je ne sais pas... mais ma bonne tante... je crois bien que si !...

DIDIER.

Tu l'entends : elle m'aime ! ah ! je verrai mon colonel... je lui dirai...

MADAME DE BLANGY.

Mais tu oublies donc que c'est toi-même qui as poussé ton colonel à demander sa main. C'est ton avenir perdu... ta carrière brisée, peut-être... il deviendra ton ennemi.

CÉLINE.

Mon Dieu ! comment faire !

DE VERNOIS, prenant à part Didier.

Voyons, Didier, cette passion subite, c'est un enfantillage, n'est-ce pas ?

DIDIER.

Un enfantillage ?... oh ! non !... non ! c'est sérieux ! très-sérieux !... sur mon âme, j'aime Céline... et je jure ici de n'aimer jamais qu'elle.

CÉLINE.

Et moi aussi, Didier... je promets de bien vous aimer... de n'aimer que vous !

MADAME DE BLANGY.

Maudits enfants... voulez-vous bien vous taire... ! (Ses yeux se portent à gauche ; elle pousse un cri.) Oh !

CÉLINE.

Qu'avez-vous ma tante.

MADAME DE BLANGY.

Ton colonel !

CÉLINE.

Oh ! je mourrais de honte s'il me parlait en ce moment. (Elle s'enfuit.)

DIDIER.

Il vient ! tant mieux ! je veux lui dire toute la vérité... il me comprendra !

MADAME DE BLANGY.

Non, je te le défends, va-t'en !

DIDIER.

Mais...

MADAME DE BLANGY.

Va-t'en, je te l'ordonne ! Monsieur de Vernois, emmenez Didier.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DUHAMEL.

DUHAMEL.

Vous n'avez pas vu ma jolie future ?

MADAME DE BLANGY.

Elle doit être dans le jardin. (Bas à Didier.) Va-t'en, de grâce.

DIDIER, bas.

Tu lui parleras ?

MADAME DE BLANGY.

Oui... oui... (Didier sort avec de Vernois.)

DUHAMEL.

De quel air singulier vous me répondez... ce trouble à mon arrivée... Didier que vous semblez éloigner... que se passe-t-il ?

MADAME DE BLANGY, vivement.

Oui... c'est cela... nous voulons l'éloigner complètement !

DUHAMEL.

Que voulez-vous dire ?

MADAME DE BLANGY.

Sa permission est expirée d'aujourd'hui... et je vous demande pardon... d'user de votre autorité pour le renvoyer à son corps.

DUHAMEL.

Renvoyer Didier ! quand il y a une heure à peine, vous me rappeliez avec tant de sollicitude, ma promesse de vous laisser votre fils.

MADAME DE BLANGY, caressante.

Je vous en prie... si vous tenez à m'être agréable !

DUHAMEL.

Si j'y tiens, madame... pouvez-vous en douter ?... pourtant, dans cette circonstance... et quand vous n'avez pas de cause sérieuse...

MADAME DE BLANGY.

Je ne vous en prie plus, je vous en supplie...

DUHAMEL.

Oh ! mais si vous me suppliez avec une pareille voix... avec un pareil regard... vous me fermez la bouche... toute résistance m'est devenue impossible.

MADAME DE BLANGY.

C'est entendu, j'y compte... il partira... (Assentiment du colonel.)
Merci, colonel... (Elle sort.)

SCÈNE XV

DUHAMEL, seul.

Que signifient ces airs mystérieux ? Pourquoi madame de Blangy veut-elle si obstinément se séparer de son fils ? Tout ceci n'est pas très-clair... Didier ! et sa cousine ! (Il les observe à l'écart)

SCÈNE XVI

DIDIER, CÉLINE, DUHAMEL, caché.

DIDIER, avec Céline à son bras.

Oui, ma chère cousine, le cœur humain est ainsi fait ! comme un enfant qui balbutie, il dit souvent un mot pour un autre ! le nom chéri enfoui comme une perle au fond de la mer n'est pas toujours le premier qui monte à ses lèvres... Et maintenant, ce nom que nous cherchions tantôt ensemble, le nom qui soulève ta poitrine, une voix secrète ne te l'a-t-elle pas murmuré ?

CÉLINE.

Ce nom, ne le savez-vous pas maintenant * ?

DIDIER.

Et c'est précisément parce que je le sais à cette heure, que je veux te l'entendre dire, et répéter, et redire encore !

CÉLINE, à moitié riant.

Eh bien ! ce nom, c'est celui d'un menteur en qui j'ai foi, d'un traître à qui je livre ma vie, c'est le plus joli nom de la terre. Écoutez, comme il sonne ! Didier !... Didier ! il me semble qu'une cloche d'or le fait tinter au fond de mon cœur !

DIDIER.

Chère Céline. (Il lui embrasse la main).

* Duhamel, Didier, Céline.

DUHAMEL, paraissant.

Parfait! très-bien! charmant!

CÉLINE.

Ciel! (Elle s'enfuit.)

DUHAMEL.

Voilà la colombe enfuie! le roucoulement est terminé! Désolé, jeune homme, de troubler vos tête-à-tête poétiques!... Mais dites-moi, n'y a-t-il pas un mot... dans le dictionnaire d'un galant homme, pour désigner l'acte que vous venez de commettre?... et que je m'abstiens de qualifier.

DIDIER.

Colonel, je vous jure...

DUHAMEL.

Vous me jurez quoi? qu'est-ce que vous pouvez me jurer?... que vous ne m'avez jamais encouragé, pressé même, un peu plus, je dirais contrainct, à faire la cour à mademoiselle Céline?... Eh bien, je ne serai pas fâché de voir de quel air vous me jurerez... le contraire de la vérité.

DIDIER.

Mais...

DUHAMEL.

Oh! je vous comprends; les conquêtes faciles ne vous tentent point. Pour qu'une victoire ait du prix à vos yeux, il vous la faut disputer chèrement; c'est très-chevaleresque, il en sera donc comme vous le désirez, monsieur. Vous m'avez improvisé votre rival, je me défendrai.

DIDIER.

Les apparences sont contre moi, mais...

DUHAMEL.

Mais je ne vous en veux pas...! A votre âge la raison s'enflamme aisément...et quoi de plus naturel! Par exemple, il est naturel aussi que je cherche... à vous supplanter à mon tour, et... je l'avoue... cela n'est pas facile... Vous avez pour vous toutes les armes du diable... la jeunesse... l'œil vif, vous avez l'œil très-vif... la moustache fine et brune... et la mienne est blanche... vous avez le pied cambré... moi, j'ai la goutte. Je ne puis pas tomber aux genoux des belles, j'y resterais... je me connais... on rirait de moi et on aurait raison. Or, je veux mettre les rieurs de mon côté, vous allez donc, mon cher lieutenant, reprendre au plus vite votre uniforme, seller votre cheval, et partir bride abattue jusqu'au dépôt.

DIDIER, ému.

Quoi!

DUHAMEL.

Jusqu'au dépôt... où vous resterez !

DIDIER.

Mais mon congé ?

DUHAMEL.

Votre congé? je le lève!...

DIDIER.

Ah ! par exemple, colonel!...

DUHAMEL.

Quoi? mon jeune ami, cela vous étonne?

DIDIER.

Voilà un procédé...

DUHAMEL.

Un procédé qui vaut bien le vôtre ! imitez-moi!... est-ce que je me plains... de votre... légèreté? est-ce que je roule des yeux farouches? non!... vous le voyez... je suis calme... très-calme... je crois même que je souris... regardez... Ah!... quel air funèbre vous avez, lieutenant... je ne souris plus... je ris tout à fait !

DIDIER.

Colonel... pardonnez-moi et laissez-moi vous expliquer...

DUHAMEL.

Une explication... de vous à moi... mais c'est inutile!... Allons! allons! du courage ! jeune homme, que diantre... il ne faut pas se laisser abattre! .. une fois parti, vous écrirez à votre belle... cela je ne puis vous le défendre, et dans vos lettres vous me peindrez sous les couleurs les plus odieuses... Allons! c'est convenu! soyez parti dans une heure! adieu, lieutenant ! (Se retournant.) Non, pas adieu, vous reviendrez.

DIDIER.

Comment je reviendrai?...

DUHAMEL.

Vous reviendrez... quand je serai marié! (Il sort en riant.)

ACTE TROISIÈME

Une serre treillagée; à droite une ouverture donnant dans le jardin, entrée principale par le fond, à gauche un pavillon avec perron, chaises et fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCETTE, seule à la cantonade.

Chansons! la tienne est finie! changeons de refrain! (Elle fredonne.)

Quand je me réveillis,
. . . le ri...

(Riant.) Ah! ah! ah! ce pauvre Sylvain! Je crois qu'il est assez puni maintenant... et puisque M. Guérinet veut absolument nous marier... c'est qu'il serait capable d'en devenir fou, le pauvre garçon... il l'est déjà aux trois quarts, comme tout le monde du château... M. Duhamel en tête, qui est le plus fou de tous... Avec tout ça, le voilà maître de la place, ce colonel hiver, ce général décembre, à présent que ce pauvre M. Didier est rentré à son régiment; pauvre jeune homme!... doit-il être malheureux!...

SCÈNE II

DIDIER, LUCETTE *.

DIDIER, au fond.

P'st!... Lucette! Lucette!...

LUCETTE, se retournant.

Monsieur Didier!

DIDIER.

Chut!

LUCETTE.

Et bien, et votre régiment?

* Didier, Lucette.

DIDIER.

Il va bien... merci!...

LUCETTE.

Ah! ça, comment se fait-il qu'on ait reçu une lettre de vous, ce matin?

DIDIER.

Je l'ai jetée à la poste, hier au soir, en arrivant à Paris... Cette nuit, je n'ai pu dormir... j'avais la rage au cœur... les larmes aux yeux!... Je mordais mon oreiller de désespoir... Aussi... ce matin, je suis parti par le premier convoi du chemin de fer, et me voilà!

LUCETTE.

Qu'est-ce que vous revelez faire ici?

DIDIER.

Je ne sais pas!... Ça m'est égal! mais me voilà! je suis plus tranquille... Il faut que je voie Céline, que je lui parle, que je l'épouse! sinon, je ne réponds de rien!

LUCETTE.

Vous appelez ça être plus tranquille?

DIDIER.

Vois-tu, je suis trop malheureux!... Si l'on m'y force, je briserai ma carrière, je donnerai ma démission... Je me brûlerai la cervelle!... Je l'ai écrit à ma mère. A présent, je ne me sens plus de vocation pour l'état militaire!... ma vocation...

LUCETTE.

C'est de vous brûler la cervelle.

DIDIER.

Non, c'est d'épouser ma cousine, et pour commencer, je vais l'enlever!

LUCETTE.

Enlever votre cousine!... D'abord, elle ne le voudrait pas!

DIDIER.

Voyons! Tu vas prévenir Céline et de Vernois que je suis ici... Nous avons besoin de nous concerter...

LUCETTE.

Ecoutez, monsieur Didier, je n'oublie pas que je joue l'amour dans la pièce de M. Fleuriot, et comme dit la chanson de M. Robineau: C'est l'amour qui nous mène. Eh bien, je vais essayer de tout mener à bonne fin... et dans votre intérêt...

DIDIER.

Bien vrai!... que je t'embrasse!...

LUCETTE, se reculant.

Je vous ai déjà donné!... Ne dépensez pas vos baisers... C'est une monnaie qui vous sera utile en ménage!... pour l'instant... entrez dans ce pavillon.

DIDIER.

Dans cette prison, tu veux dire.

LUCETTE.

Cette fois, c'est l'amour qui vous met aux arrêts... Allons, rentrez!

DIDIER.

Je compte sur toi!

LUCETTE.

Vite, voici quelqu'un! (Didier entre dans le pavillon.)

SCÈNE III

LUCETTE, ROBINEAU.

LUCETTE.

Le fait est que si cela continue ici, l'amour finira par mener tout le monde à Charenton!... — M. Robineau! O mon Dieu! il a l'air d'un saule pleureur en voyage!

ROBINEAU, entrant*.

O femme! femme! Enigme cent fois plus difficile à deviner que celle du sphinx!

LUCETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur Robineau? est-ce que vous êtes toujours en colère, contre M. Guérinet parce que vous l'avez trouvé dans l'orangerie avec miss Betty? Dame! c'est de ma faute tout ça! et ce pauvre M. Guérinet allait là dans une bonne intention.

ROBINEAU.

Lui! le vieil hypocrite! il mettait bel et bien à profit le qui-proquo; quand nous sommes arrivés, il papillonnait auprès de miss Betty, il cherchait à la retenir.

LUCETTE.

C'est donc ça que M. Fleuriot a offert tout de suite son bras à miss Betty et l'a emmenée pendant que vous vous disputiez avec M. Guérinet!

ROBINEAU.

Oui, il l'a emmenée, ce candide Fleuriot! (Riant amèrement.) Candide! lui! Il l'était! l'amour l'a transformé! Ce faux Werther a tourné au prosaïsme le plus brutal!

* Lucette, Robineau.

LUCETTE.

Je ne comprends pas!

ROBINEAU.

Le cœur des femmes est le grenier d'abondance des contradictions!

LUCETTE.

Mais, à qui en avez-vous?

ROBINEAU.

A qui? mais à mon Anglaise! à Betty! cette Betty! Couché à ses pieds, je lui récitais *Jocelyn* quelquefois..., *Werther*... souvent!... *Le lac*... toujours! et je viens de la surprendre écoutant avec complaisance les galanteries de tambour que lui débitait ce Fleuriot, ce botaniste d'Epicure, cet ignorant des tendresses chastes!

LUCETTE.

M. Fleuriot!

ROBINEAU.

Parfaitement! Je me suis élancé vers elle... le cœur gros d'indignation... la lèvre plissée par le dédain... pour la préserver, ma blonde sylphide!... du contact de ce rustre. Sais-tu ce qu'elle m'a dit... ma créature diaphane?

LUCETTE.

Quoi donc?

ROBINEAU.

You are stioupide! Je ne sais pas l'anglais mais j'ai cru comprendre!...

LUCETTE, riant.

Ah! ah! ah! Redevenez ce que vous étiez autrefois... bon enfant, rieur... hardi... quand même vous seriez un peu effronté... c'est un défaut qui vaut mieux que la timidité!

ROBINEAU.

Tu as raison, morbleu! Je ne suis qu'un sot. Je suivrai tes conseils et pas plus tard que tout à l'heure. (Entre Sylvain, un petit livre à la main.)

LUCETTE.

Vous voulez épouser mademoiselle Betty, n'est-ce pas? Eh bien, allez tout de suite lui déclarer vos intentions.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SYLVAIN.

ROBINEAU, A part

Comment, l'épouser?

SYLVAIN *.

Monsieur Robineau, ne vous mariez pas!

LUCETTE.

Hein?

ROBINEAU.

Tiens! il n'est pas si bête que je croyais.

SYLVAIN.

Vous êtes un homme que j'aime!

ROBINEAU.

Je le vois bien!

SYLVAIN.

Ne vous mariez pas! je ne vous dis que ça!

ROBINEAU.

Ce n'est déjà pas mal comme preuve d'affection.

LUCETTE.

Ah! ça, mais de quoi te mêles-tu?

SYLVAIN.

Je ne te parle pas à toi! — Figurez-vous, monsieur Robineau, que j'allais me jeter dans la mare, par désespoir, à cause de Lucette, quand je me suis rappelé qu'il y a, dans mon petit Albert, que v'là, un moyen de se guérir de l'amour!

ROBINEAU, à part.

Le mariage, oui... je sais...

LUCETTE, à part.

Tù me le paieras!

SYLVAIN.

Je le cherche, et en feuilletant, je tombe sur le moyen d'être heureux en ménage... et v'là le moyen!

ROBINEAU.

Ah! sacrédié! je ne suis pas fâché de connaître cette révélation de la science occulte.

SYLVAIN, lisant.

« Voulez-vous être heureux en ménage, prenez la cinquième dent d'un loup... »

ROBINEAU.

La cinquième dent à partir d'où?

SYLVAIN.

A partir de la première... je pense... (lisant) « d'un loup que vous trouverez vivant, la nuit de Noël... à minuit précis... »

* Lucette, Sylvain, Robineau.

ROBINEAU.

Ah!... et s'il est en retard d'une seconde?

SYLVAIN.

Il n'y a rien de fait.

ROBINEAU.

Eh bien, n'en parlons plus!

SYLVAIN.

C'est pas tout!

ROBINEAU.

Il y a encore autre chose?

SYLVAIN, lisant.

« Faites infuser la dent avec le foie d'un corbeau et l'œil gauche d'un hibou... »

ROBINEAU.

Le bonheur conjugal est diantrement compliqué.

SYLVAIN, lisant.

« Dans trois pintes d'eau, puisée à la mare d'un pays abandonné... »

ROBINEAU.

Aïe!... nous entrons dans les difficultés!

SYLVAIN, lisant.

« Et buvez le tout en une seule fois... »

ROBINEAU.

Trois pintes d'eau!

SYLVAIN, lisant.

« Quand brillera le treizième éclair de l'équinoxe d'automne... »

ROBINEAU.

Assez! je renonce à être heureux en ménage!

LUCETTE, riant.

Quelle brute que ce Sylvain!

SYLVAIN.

Alors, voyant que c'était trop difficile, j'ai pensé que ce n'était pas la peine de me noyer parce que Lucette ne veut pas m'épouser!

ROBINEAU.

Quelle logique!

LUCETTE.

Mais si, je veux bien t'épouser, grosse bête!

SYLVAIN.

Ah! tu veux bien! à c' t'heure! Eh, bien, moi, je ne veux plus!

LUCETTE.

Voyons, mon petit Sylvain, puisque c'était pour te faire enrager!

SYLVAIN, majestueux.

Il est trop tard!... Il fallait me prendre avant le *Petit Albert!*
(Il sort.)

LUCETTE, à Guérinet qui entre.

Monsieur Guérinet, Sylvain ne veut plus m'épouser!

GUÉRINET.

Eh! ça m'est bien égal... Mariez-vous, ne vous mariez pas...
Qu'est-ce que ça me fait, votre mariage?

LUCETTE.

Mais c'est vous qui l'avez voulu.

GUÉRINET.

Moi?... Je m'en moque pas mal!... Laissez-moi tranquille!

LUCETTE, sortant.

Sylvain! Sylvain!

SCÈNE V

ROBINEAU, GUÉRINET *.

ROBINEAU.

Oh! ce Guérinet! Il abdique ses principes d'une façon révoltante!

GUÉRINET.

Tiens! bonjour Robineau!

ROBINEAU, salut froid.

Monsieur!... (Il passe à gauche.)

GUÉRINET, le regardant et éclatant de rire.

Ah! ça, est-ce que tu vas recommencer la scène que tu m'as faite hier, je ne sais trop à propos de quoi? Comment, parce qu'un malentendu me réunit avec miss Betty, tu te figures que...

ROBINEAU, à part.

Cafard!... nous allons bien voir!... (Haut.) Quoi vraiment? j'aurais porté une accusation injuste? Ce cher Guérinet? ce vertueux Guérinet?

GUÉRINET.

Tu n'as pas l'ombre du bon sens!

* Guérinet, Robineau.

ROBINEAU.

Je me disais aussi, Guérinet amoureux !... C'est à mourir de rire !

GUÉRINET, vexé.

A mourir de rire...

ROBINEAU.

Il est vieux comme Mathusalem !

GUÉRINET.

Vieux... vieux... entre deux âges !...

ROBINEAU.

Oui... entre soixante... et soixante-cinq, et il est affreux !

GUÉRINET.

Comment affreux !

ROBINEAU.

Mettons très-laid et n'en parlons plus ; je te ferai toutes les concessions ; quant à son intelligence...

GUÉRINET.

Ah ! mais... dis donc...

ROBINEAU.

Soit ! ne nous arrêtons pas à si peu de chose... et puis enfin, me disais-je, un ancien notaire...

GUÉRINET.

Les pannonceaux n'interdisent pas l'amour.

ROBINEAU.

De l'amour de notaire... est-ce que c'est de l'amour ?

GUÉRINET.

Et qu'est-ce donc ?

ROBINEAU.

C'est quelque chose de trivial, de vulgaire, de terrestre, d'authentique, de timbré ! Mais l'amour, l'amour véritable, officier ministériel, c'est l'aspiration à la solitude... le tête-à-tête avec l'être adoré... les yeux dans les yeux, son bras mollement appuyé sur le vôtre, sa main dans votre main... c'est le rêve, c'est l'idéal... voilà ce que c'est que l'amour !

GUÉRINET.

Non ! L'amour véritable est plus ardent, plus passionné. Il est aveugle, il est sourd ! il a des ailes, il veut les mouvoir en liberté !

ROBINEAU, l'imitant.

Il a des ailes ! Il veut les mouvoir en liberté ! Eh bien, et les liens sacrés du mariage (pour parler comme toi), du mariage sans lequel l'amour ne serait que le matérialisme le plus brutal ?... (toujours pour parler comme toi.)

GUÉRINET.

Autrefois, oui!

ROBINEAU.

Il y a huit jours! mais aujourd'hui, tu te confectionnes une petite morale facile et comme tu ne peux pas épouser Betty!...

GUÉRINET.

Encore Betty! Ah! mais tu m'ennuies, à la fin!

ROBINEAU.

Je t'ennuierai bien davantage en te barrant le chemin, car je préviendrai Betty. je te perdrai à ses yeux!

GUÉRINET.

Ah! mais, monsieur Robineau, vous le prenez sur un ton...

ROBINEAU.

Je le prends comme il me convient, et vous êtes libre de prendre mal la façon dont je le prends.

GUÉRINET.

Très-bien, monsieur, c'est un cartel?

ROBINEAU.

Ce sera ce que vous voudrez, monsieur!

GUÉRINET.

A merveille, nous nous battons! Où?

ROBINEAU.

Où vous voudrez?

GUÉRINET.

Quand?

ROBINEAU.

Quand vous voudrez!

GUÉRINET.

L'arme?

ROBINEAU.

Celle que vous voudrez!

GUÉRINET.

Justement, voici Duhamel, il sera mon témoin. (Guérinet et Robineau vont à Duhamel et l'amènent sur le devant de la scène.)

SCÈNE VI

LES MÊMES DUHAMEL.

GUÉRINET.

Duhamel, je me bats avec M. Robineau...

• Robineau, Duhamel, Guérinet.

ROBINEAU.

Je me bats avec M. Guérinet.

DUHAMEL.

Hein?... (Riant.) Ah! ah! ah! vous vous battez!... à quoi?... au parapluie?... à quinze pas!...

GUÉRINET.

Ne ris pas, c'est très-sérieux!

ROBINEAU

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

GUÉRINET.

Tu désigneras l'arme toi même! (Entrée de madame de Blangy.)
Ma sœur! pas un mot devant elle! dissimulons, monsieur!

ROBINEAU.

Je serai gentilhomme, monsieur! (Ils sortent en s'adressant des sourires affectés.)

SCÈNE VII

MADAME DE BLANGY, DUHAMEL.*

DUHAMEL.

Vous aviez à me parler, chère madame?...

MADAME DE BLANGY.

Oui... je viens de recevoir une lettre de Didier; il m'annonce qu'il est rentré à son corps... vous voyez qu'il s'est soumis!...

DUHAMEL, soupçonneux.

Et... il n'a pas mis un mot pour sa cousine?

MADAME DE BLANGY, troublée.

Non... non!

DUHAMEL.

Il a gaillardement pris son parti. Ces jeunes gens! Et ils prétendent qu'ils aiment!... Ce que vous me dites depuis hier m'a donné beaucoup à réfléchir, et si mademoiselle Céline devait m'épouser avec répugnance...

MADAME DE BLANGY.

Oh! de la répugnance!... mais vous n'en sauriez inspirer!... Tout au contraire!... seulement...

DUHAMEL.

Ah!... il y a un seulement.

MADAME DE BLANGY.

Vous savez, les jeunes filles se font, parfois, de petits romans, elles rêvent un mari jeune.

* Madame de Blangy, Duhamel.

DUHAMEL.

Aïe !

MADAME DE BLANGY.

Blond.

DUHAMEL.

Je l'ai été, mais...

MADAME DE BLANGY.

Au regard inspiré, à la voix émue...

DUHAMEL.

Ah! pour l'œil inspiré et la voix émue, j'avoue que l'habitude de commander des hussards...

MADAME DE BLANGY.

Mais c'est moins des idées romanesques de Céline qu'il s'agit, que de votre bonheur...

DUHAMEL.

Mais j'aurais le plus grand bonheur à l'épouser.

MADAME DE BLANGY.

Et vous avez tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse, la bonté, la générosité, la noblesse du cœur...

DUHAMEL.

Oh! madame, vous êtes adorable!

MADAME DE BLANGY.

Malheureusement toutes ces qualités qu'apprécierait une femme sérieuse passent quelquefois inaperçues aux yeux d'une enfant de dix-huit ans.

DUHAMEL.

Je compte sur vous, madame, pour les signaler à l'avance à mademoiselle Céline.

MADAME DE BLANGY.

Certainement. (A part.) Ah! j'aurai de la peine à la convaincre. (Haut.) Mais comprendra-t-elle, cette pensionnaire, à peine échappée du couvent, tout le charme de la vie intime, comme le comprendrait et l'apprécierait une femme de vingt-huit à trente ans!

DUHAMEL.

Certainement... la jeunesse est la jeunesse...

MADAME DE BLANGY.

N'est-ce pas? et il vous faudra conduire votre jeune femme au bal sous peine de passer pour maussade.

DUHAMEL.

Je ne danse plus, mais enfin, je la conduirai au bal.

MADAME DE BLANGY.

Alors... votre santé...

DUHAMEL.

Oh! pour quelques petits rhumatismes!...

MADAME DE BLANGY, vivement.

Une femme que les frivolités de la vie ne toucheraient plus, trouverait son plaisir même à vous entourer de soins...

DUHAMEL.

A me dorloter... à me combler de prévenances!

MADAME DE BLANGY.

De mille prévenances! Entre un bal brillant et une promenade affectueuse à votre bras! Elle choisirait la douce causerie à deux, sous l'allée pleine d'ombrage... comme celle qui s'ouvre devant nous... (Elle lui prend le bras.)

DUHAMEL.

Nous causerions même de politique.

MADAME DE BLANGY.

Ce qui n'intéresserait guère une jeune fille, convenez-en!

DUHAMEL.

Naturellement. Ces petites filles, quand on ne leur parle pas chiffons!... mais s'il faut causer chiffons...

MADAME DE BLANGY, riant.

Vous n'y entendrez rien! un colonel causer chiffons...

DUHAMEL.

Le fait est que je voudrais me voir discutant la hauteur d'un bavolet.

MADAME DE BLANGY.

La femme sérieuse, elle...

DUHAMEL.

Me lirait le journal au coin du feu!

MADAME DE BLANGY.

Pendant les longues soirées d'hiver! Quel charme pour vous qu'une amie qui écouterait avec intérêt le récit de vos campagnes, qui frémirait aux dangers que vous avez courus.

DUHAMEL.

Décidément, vous êtes charmante! (Ils sortent à droite.)

SCÈNE VIII

LUCETTE, puis CÉLINE et DIDIER.

LUCETTE, paraissant au fond.

Venez, mademoiselle, il n'y a plus personne!...

CÉLINE.

Cher Didier ! Il est là, je vais le voir !

LUCETTE, frappant à la porte du pavillon.

Monsieur Didier !

DIDIER, sortant *.

Enfin !... je m'ennuyais à crier, moi, là-dedans. J'ai passé l'âge où l'on enferme les chérubins dans les pavillons ! (Il baise les doigts de Céline.)

CÉLINE.

Il faut que je vous gronde, monsieur !

DIDIER.

Oui, gronde-moi tant que tu voudras, mais laisse-moi d'abord baiser ces jolies petites mains !...

CÉLINE.

Non ! Comment, vous vous exposez à perdre votre avenir...

DIDIER.

Eh ! mon avenir !... le seul avenir qui m'importe... n'est-ce pas d'être l'époux de ma chère Céline !

CÉLINE.

Certainement, je ne vous blâme pas de cela, mais il fallait d'abord obéir et laisser agir ma tante qui essaye d'amener M. Duhamel à renoncer à moi !

DIDIER.

Chère petite mère !... Mais elle ne réussira pas !

CÉLINE.

Qu'en savez-vous ? Et c'est quand elle a besoin de toute son adresse, de tout son calme, pour réussir que vous la menacez de vous tuer !

LUCETTE.

Vous tuer ! rien que cela !

CÉLINE.

Et moi, que deviendrais-je alors ? je n'aurais plus qu'à mourir ?...

DIDIER, se jetant à ses genoux.

Chère Céline !

* Lucette au fond, Didier, Céline.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DE BLANGY, DUHAMEL *, revenant par
le fond.

MADAME DE BLANGY, stupéfaite.

Didier !

CÉLINE.

Ciel !

DIDIER.

Mon colonel !

LUCETTE.

Tout est perdu !

DUHAMEL, à part, stupéfait.

Didier, ici !... Allons, décidément, on me mystifiait !...

MADAME DE BLANGY.

Monsieur Duhamel, écoutez-moi !...

DUHAMEL, à Didier.

Je n'ai plus de conseils à vous donner, monsieur, je sais
qu'ils seraient mal reçus !...

MADAME DE BLANGY, agitée.

Monsieur Duhamel !... il faut que je vous parle à l'instant.

DIDIER.

Ma mère !

MADAME DE BLANGY.

Va-t'en !

DIDIER.

Mais...

MADAME DE BLANGY.

Va-t'en, je te l'ordonne !

DUHAMEL.

Allez, monsieur ! (Didier s'incline et rentre dans le pavillon.)

LUCETTE.

Venez, mademoiselle !

CÉLINE.

Mon Dieu ! (Sortie de Céline et de Lucette.)

* Didier, madame de Blangy, Duhamel, Céline, Lucette.

SCÈNE X

MADAME DE BLANGY, DUHAMEL *.

MADAME DE BLANGY, prenant les mains de Duhamel.

Monsieur Duhamel, les apparences vous ont fait croire que je suis la complice de Didier, il n'en est rien ! Je vous affirme que je le croyais à son régiment !

DUHAMEL.

Vous me le jurez ?

MADAME DE BLANGY.

Je vous le jure ! sauvez mon fils !

DUHAMEL.

Sauver Didier !... pardon, madame, mais je ne comprends pas !...

MADAMA DE BLANGY.

Il est capable de tout, le malheureux enfant !

DUHAMEL, doutant.

Oh !

MADAME DE BLANGY.

Il aime sa cousine à en perdre la tête ; Céline elle-même l'adore ! Je sais la noblesse de votre âme ! Le pardon que vous accorderez ne sera pas acheté par la main d'une jeune fille qui aime... un autre que vous ! (Duhamel semble réfléchir un instant, puis sourit, madame de Blangy a suivi avec inquiétude tous les jeux de sa physionomie.) Vous ne répondez pas ?

DUHAMEL.

Vous avez raison, la délicatesse me fait un devoir de renoncer à la main de mademoiselle Céline. Vous m'avez convaincu, madame ! Une femme dont la raison serait mûrie par l'expérience ! Une femme à la fois belle et bonne, voilà l'épouse qui me convient ! Vous l'avez dit ! et je vous crois, madame !

MADAME DE BLANGY.

Que voulez-vous dire ?

DUHAMEL.

Vous êtes la plus adorable des femmes, et la plus tendre des mères ; vous vous sacrifiez au bonheur de Didier, à son avenir...

MADAME DE BLANGY, inquiète.

Comment ?

* Madame de Blangy, Duhamel.

DUHAMEL.

Vous m'avez rendu ma jeunesse. Ah! je n'ai pas la prétention de vous avoir inspiré de l'amour; qu'importe, ce bonheur que vous m'offrez, je l'accepte, et je sens que je pourrai vous le rendre à force de dévouement et de tendresse, pour votre Didier que j'aime déjà comme un fils.

MADAME DE BLANGY.

Qu'ai-je fait ?

DUHAMEL.

Et comme nous allons être tous heureux maintenant!... (Baisant les mains de madame de Blangy.) Je cours embrasser Didier... lui annoncer mon bonheur et le sien!... car je veux qu'il épouse sa cousine le plus tôt possible... Je vous les envoie tous les deux... à bientôt! à bientôt!... (Il sort, entre de Vernois.)

SCÈNE XI

DE VERNOIS, MADAME DE BLANGY *.

DE VERNOIS, entrant vivement.

J'avais hâte de vous voir!

MADAME DE BLANGY, très-agitée.

Moi aussi, j'avais besoin de vous parler, mon ami; vous savez la nouvelle escapade de Didier?

DE VERNOIS.

Son retour clandestin, oui, et sa rencontre face à face avec son colonel; eh bien, qu'en est-il advenu ?

MADAME DE BLANGY.

Je vous avais confié mon projet d'amener M. Duhamel à renoncer à Céline ?

DE VERNOIS.

Oui. Et vous avez réussi ?

MADAME DE BLANGY, avec ironie.

Ah! oui! j'ai réussi!

DE VERNOIS.

Eh bien, mais il en a gaiement pris son parti, si j'en juge son air radieux en vous quittant!

MADAME DE BLANGY.

Oui, il est radieux!

DE VERNOIS.

Alors tout est arrangé ?

* Madame de Blangy, de Vernois.

MADAME DE BLANGY.

Oh! à une bagatelle près, mon mariage avec... M. Duhamel!

DE VERNOIS.

Hein? votre... c'est une plaisanterie, sans doute?

MADAME DE BLANGY.

Oui, mon ami, oh! je suis très en humeur de plaisanter.

DE VERNOIS.

• Et vous ne l'avez pas dissuadé?

MADAME DE BLANGY.

M'en a-t-il laissé le temps?... vous avez vu comment il m'a quittée! J'étais anéantie!

DE VERNOIS.

Mais vous n'avez pas l'intention d'épouser M. Duhamel, je suppose.

MADAME DE BLANGY.

Oh! si je voulais l'épouser, mon ami, la difficulté serait tranchée!

DE VERNOIS.

Alors que prétendez-vous faire?

MADAME DE BLANGY.

Eh! je ne sais.... gagner du temps... beaucoup de temps! nous verrons, nous aviserons!... marions d'abord Didier et Céline.

DE VERNOIS.

Gagner du temps, mais notre mariage est convenu, je viens de l'annoncer à Didier qui, lui-même déjà, l'a peut-être...

MADAME DE BLANGY.

Ah! vous venez de... il ne manquait plus que cela; M. Duhamel, en ce moment, lui annonce le sien avec moi!

DE VERNOIS.

Ah!... très-bien!...

MADAME DE BLANGY.

Peut-être est-il encore temps de prévenir Didier... courez, mon ami, voyez-le, dites-lui...

DE VERNOIS.

J'y cours!

SCÈNE XII

LES MÊMES, DIDIER, CÉLINE.

DIDIER *.

Ah! chère mère! que je suis heureux!

CÉLINE.

Ma bonne tante!...

DE VERNOIS.

Didier... ce projet de mariage que je t'ai confié, en as-tu parlé à M. Duhamel?

DIDIER.

Oui, dès qu'il m'a-annoncé le mien avec Céline, je lui ai dit : et maman qui épouse de Vernois! nous ferons les deux noces ensemble!

CÉLINE.

Oh! que ce sera gentil!

MADAME DE BLANGY.

Que t'a-t-il répondu?

DIDIER.

Il m'a paru terrifié, je n'ai pas compris pourquoi, d'ailleurs, je l'ai quitté tout de suite pour venir t'embrasser. Ah! tiens! le bonheur me rend fou!

CÉLINE..

Le changement n'est pas grand alors; il faut qu'il vous rende sérieux au contraire!

DIDIER.

Oh! sois tranquille! l'ancien Didier est bien mort, vrai! va. (A de Vernois.) C'était un assez mauvais sujet, à ce qu'on dit!...

CÉLINE..

Pourquoi cette tristesse, ma tante, quand tu devrais être si heureuse?

DIDIER.

Hein?... en effet?... de Vernois, que signifie la tristesse de ma mère? (De Vernois baisse la tête.) Mais parle donc? Je répudie de toutes mes forces un bonheur acheté au prix du sien!

CÉLINE, embrassant madame de Blangy.

Oh! non, ma tante, je ne veux pas que tu souffres à cause de nous... mon Didier a raison, c'est mon cœur qui vient de parler par sa bouche; moi non plus, je ne veux pas d'un bonheur acheté au prix du tien!

* Céline, madame de Blangy, Didier, de Vernois.

MADAME DE BLANGY.

Tu le vois, chère mignonne, c'est ton Didier à cette heure ; ton cœur ne parle plus que par sa bouche et lui ne voit plus que par tes yeux, si bien qu'en les embrassant comme je le fais en ce moment ces beaux yeux qui contiennent l'infini parce qu'ils sont pleins d'amour, c'est ton Didier et le mien que j'embrasse tout ensemble, et que j'ai deux enfants au lieu d'un et qu'en vous regardant, je sens mon âme qui se fond, je dis à mon cœur de se taire... et tenez!... (elle les attire tous les deux, les embrasse et les regarde) pourvu que vous soyez heureux, que puis-je demander davantage ? Dieu a placé le paradis des mères dans le sourire des enfants !

DIDIER, se rapprochant.

Chère maman !

DE VERNOIS.

Vous vous devez à votre fils, madame, je le comprends et je pars ! Adieu !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DUHAMEL*.

DUHAMEL.

Vous partez, monsieur de Vernois ?

DE VERNOIS.

Oui, colonel, il le faut !

DUHAMEL.

Il le faut parce que madame se doit à son fils... (Mouvement de de Vernois.) C'est vous-même qui venez de le dire!... c'est justel... il faut se séparer... au moins pour quelque temps... le temps de conjurer la colère du colonel, qui pourrait se venger de la mère en nuisant à l'avancement du fils... (Silence.) C'est bien cela, n'est-ce pas ? Vous avez une singulière opinion de moi, monsieur. (Tout le monde s'approche de lui avec émotion.) J'ai rêvé que j'avais vingt ans... et me voici réveillé, voilà tout...

DIDIER.

Mais qu'avez-vous, mon colonel ? que me cache-t-on ? je ne sais rien, moi !

DUHAMEL.

J'ai... j'ai des épaulettes de colonel ; des rhumatismes de colonel ; enfin je suis un colonel des pieds à la tête ; un Africain qui a cru qu'on enlevait le cœur d'une femme comme un gourbi.

* Céline, Didier, madame de Blangy, Duhamel, de Vernois.

MADAME DE BLANGY.

Je vous jure, monsieur Duhamel...

DUHAMEL.

Que je n'étais pas insensé il y a huit jours en croyant que je pourrais être aimé d'une enfant de dix-sept ans; ne jurez pas, madame!... que je n'étais pas un viel égoïste il y a une heure en acceptant le sacrifice auquel vous vous résigniez en m'épousant; ne jurez pas madame, et pardonnez - moi... Quant à vous, petite Céline, remerciez-moi... tout au contraire... car j'aurai hâté dans le cœur de Didier l'éclosion d'un amour... qui existait depuis longtemps. Cela vaut bien une poignée de main de mon lieutenant... et un baiser... paternel sur votre joli front, n'est-ce pas, mademoiselle?

CÉLINE.

Ah! monsieur Duhamel!

DUHAMEL.

Eh bien, déserteur... partez-vous encore?...

DE VERNOIS, lui serrant la main avec effusion.

Ah! colonel!

MADAME DE BLANGY, même jeu.

Ah! monsieur!

DUHAMEL,

Allons! c'est entendu! vous restez!...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, GUÉRINET, puis ROBINEAU, BDTTY,
FLEURIOT, SYLVAIN, LUCETTÉ.

GUÉRINET, annonçant.

Monsieur et madame Robineau!

ROBINEAU, à madame de Blangy.

Dans trois semaines...

FLEURIOT, à Betty.

Oh!

BETTY.

Yès, Madame Robineau!

DE VERNOIS.

Comment, vous, monsieur Robineau...

ROBINEAU.

Vous allez vous moquer de moi, cher monsieur; que voulez-vous, quand je cherchais des idées, elle ne venaient pas, je ne cherchais pas ma demande en mariage, elle m'est venue aux lèvres, on m'a pris au mot et j'épouse, moi, Robineau!

SYLVAIN, *bas* à Robineau.

Moi aussi! *Le Petit Albert*, c'est des bêtises!

FLEURIOT.

Vous serez les deux marionnettes les plus grotesques de ma comédie; ce sera ma vengeance.

DUHAMEL.

Au fait et la comédie de Fleuriot, quand la jouerons-nous?

ROBINEAU.

Les Marionnettes de l'amour! Mais voici quinze jours que nous ne faisons pas autre chose que de les jouer! C'est égal, monsieur Fleuriot, vous nous devez la moralité de votre comédie.

LUCETTE.

Oh! moi, monsieur, je vais vous la dire; je m'avance dans le costume de l'amour devant le public et je lui dis.

Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut, ou le doit être!

TOUS.

Ah! charmant! charmant!

FLEURIOT, *modeste*.

Ah! Mesdames... Messieurs...

ROBINEAU, *riant*.

Le malheureux!... Il fait le modeste pour Voltaire!...

FIN.

8 JA 66